

Eva te faire voir

Mestron, Hervé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE POULPE
HERVÉ MESTRON
EVA TE FAIRE VOIR!



BALEINE

EVA TE FAIRE VOIR !

LE POULPE ÉDITIONS BALEINE

Du même auteur :

Le cadavre et la contrebasse, Éditions Méréal, 1997 La sonate
dans le caniveau, Éditions Climats, 1996

À Pascal Dessaint

1

Dans la célèbre guerre bureaux contre familles nombreuses, c'étaient les premiers qui avaient gagné la partie. Des chambres tapissées, des banquettes en moleskine où il faisait bon s'aimer, des cuisines exiguës, de l'odeur du ragoût, des cris des uns et des autres, il ne restait rien. Mais ce qui s'appelle RIEN. Un monde aseptisé et vorace s'était imposé. Le massacre des innocents. On avait enterré les habitants sous une coulée de ciment. Fini les odeurs, place au fric !

Yvette faisait le ménage de tout le bloc. Des bureaux, des sociétés, des noms qui en imposaient : Grisbi Production, Casting One, Eva Love, WBHG (?) et un cabinet d'architectes. Une fois qu'on avait composé le code d'entrée, le hall sentait bon la peinture fraîche, la moquette propre et les cendriers vidés, c'était moelleux. Tout ici, depuis les faux plafonds immaculés jusqu'aux rampes d'escalier

radieuses, respirait le luxe.

La reste de la rue Moret, en revanche, semblait dans une lente apathie. La Ville de Paris laissait pourrir les immeubles voisins en attendant de les murer. Sur le trottoir, flics en civil et dealers jouaient au chat et à la souris, très mollement.

Yvette n'avait pas le temps de se poser des questions. Elle bossait, commençait à dix-huit heures et finissait à vingt-deux, se reposerait quand elle pourrait, de toute façon, c'était normal pour elle de bosser. Pas comme ces dealers qui courent, et les autres, les keufs, qui prennent racine sur le trottoir. Tous des bons à rien.

Ce jour-là, elle commença vaillamment par le local qu'occupait le cabinet d'architectes. Avec eux, c'était pas compliqué, ils étaient tellement maniaques que c'était toujours propre ; elle n'avait qu'à vider les poubelles dans de grands sacs plastiques qu'elle remisait ensuite dans un cagibi au sous-sol.

Elle monta un étage. Sur le palier d'Eva Love, elle se baissa pour ramasser une seringue. Depuis quelque temps, elle en trouvait tous les soirs. Elle se demandait comment faisaient ceux qui passaient la lourde en bas, avec ce code compliqué qu'elle n'arrivait jamais à retenir ; elle devait l'inscrire dans sa main avant de venir. Pas gênés, ils venaient se piquer dans les escaliers chauffés, y en a même qui... voyez ce que je veux dire, et ça, c'était

pas du travail marrant. Elle mettait des gants, Yvette, sauf quand elle parlait.

Puis elle entra chez Eva Love, maison d'édition spécialisée dans l'érotisme. Comme d'habitude à cette heure, il ne restait plus que le directeur de collection, Emile Acar, qui travaillait avec ses auteurs.

Là non plus c'était pas bien difficile ; poubelles de papiers essentiellement, deux, trois tasses à café, les cendars, les vitres une fois par semaine, un coup de chiffon humide sur les écrans d'ordinateurs, et en fin de course, l'aspirateur. Chez Eva Love, elle n'aimait pas passer l'aspirateur. Pourquoi ? Parce qu'elle ne parvenait plus à entendre ce que répétait inlassablement Emile Acar à ses auteurs, dans un bureau contigu, séparé du reste par une mince cloison de verre.

Elle faisait celle qui trimait, mais en réalité, c'était plus fort qu'elle, elle écoutait. L'insolite entraît par une oreille sans jamais ressortir. Ça faisait son petit bonhomme de chemin dans sa tête. Chaque fois que Acar haussait la voix, énérvé, au bord de la crise de nerfs, elle était surprise de constater que ses propos ne la choquaient plus. Bien au contraire, comme si ce qu'elle était censée ne pas entendre lui procurait une sourde excitation. À sa place, elle en connaissait beaucoup qui seraient parties en

courant, à commencer par sa nonne de cousine qui bossait à la poste.

Ce soir-là, l'auteur assis en face d'Acar était un gars d'apparence timide, qui hochait la tête quand on lui faisait des remontrances. Le directeur de collection était en forme. Il lisait le manuscrit en diagonale, s'arrêtait soudain sur un paragraphe, puis envoyait la purée.

- Mais monsieur Henry, combien de fois faudra-t-il vous le dire. Allez-y mollo sur les beaux séducteurs qui font mouiller les femmes en trois secondes ! Ce que veulent les lecteurs, ce sont des femmes. Les beaux mecs, c'est pour les lectrices d'Harlequin. Je vous en mande d'écrire des romans pour faire bander vos lecteurs, et ce qui les fait bander, ce sont les femmes ! Pas le beau séducteur musclé que vous auriez rêvé d'être.

L'auteur continuait de bouger la tête, assommé par tant de perspicacité.

Yvette se racla la gorge puis fit volontairement tomber un cendrier pour signifier qu'elle était là, coucou c'est moi, mais Acar s'en foutait, de la femme de ménage, ce qu'il voulait, c'était de bons textes.

Par la vitre, elle le vit pointer une phrase du doigt, en haut de la page. Son poing s'écrasa sur le bureau.

- *«Sonia était terriblement excitée par la perspective de passer ne serait-ce qu'une heure avec lui.»* Mais c'est nul ! Dites simplement : *«Sonia avait envie de baiser avec lui.»* C'est tout, n'en rajoutez pas !

Son doigt plongea sur une ligne, plus bas.

- Ah non !!! *«Sa grotte poilue le provoquait...»*, monsieur Henry, je suis désolé ! Dites *«sa chatte poilue»* ! D'abord, une grotte poilue, ça n'existe pas...

L'auteur notait tout ça sur un bout de papier. Des fois qu'il oublie que les grottes n'auraient jamais de poils, à moins d'écrire de la science-fiction.

Acar sauta dix pages plus loin et se plongea dans un passage. En face, l'autre attendait, le visage rongé par l'inquiétude.

- Bon, si je comprends bien, la fille fait croire au type qu'elle est une pute, c'est ça ?

- Oui, oui !

Les sourcils du directeur de collection se froncèrent. Il venait

d'attraper une phrase, rien qu'une petite phrase, en fin de paragraphe.

- Je lis : *«Elle vendait ses charmes pour le plaisir.»* Aïe, aïe, aïe ! Vous voyez ce qui cloche ou non ?

-J'avoue que...

- On va faire le test Fernand Raynaud, vous connaissez ?

- Non..., répondit l'auteur, le front baigné de sueur.

- *«Elle vendait ses charmes pour le plaisir.»* Vous pensez qu'elle aurait fait ça pour souffrir ?

-Non.

- Alors ! Biffez *«pour le plaisir»* ! *«Elle vendait ses charmes...»* Que voulez-vous qu'elle vende d'autre ? Ses boucles d'oreille ? -Non, bien sûr...

- Alors, enlevez *«ses charmes»* !

-D'accord...

- *«Elle vendait...»* Elle avait peut-être l'intention de les donner ?

-Sûrement pas...

-Alors !!!

Yvette avait maintenant quasiment terminé sa tâche. C'était le moment de brancher l'aspirateur. En aspirant, elle allait jeter, comme d'habitude, c'était plus fort qu'elle, des petits coups d'œil sur les livres empilés sur la table du fond, les nouveautés. Des couvertures pimpantes, des femmes à moitié nues, agenouillées aux pieds d'un mâle dans une attitude de recueillement suspect. Il est certain qu'en comparaison, le cabinet d'architectes faisait un peu tristounet. Mariée à un vicelard de musclé qui ne l'avait encore (Dieu merci) jamais battue, elle tentait de trouver dans cet univers les réponses à des questions qu'elle n'avait jamais osé se formuler.

Elle ouvrit le réduit où elle rangeait son aspirateur. Elle n'avait pas le choix. Fallait bien que la poussière s'en aille quelque part. Yvette accomplissait ses gestes mécaniquement. Même dans le noir, elle aurait su dénicher la prise pour brancher l'appareil. Toujours cette voix céleste qui s'élevait.

- Ne faites pas la tête ! Cette phrase était en trop. Je sais, vous vous dites, plus j'écris de conneries, moins je me fatigue. Moins je me fatigue, plus l'argent est facile à gagner... Mais monsieur Henry, on ne rigole pas avec les scènes érotiques, non, le cul, c'est tragique, tragique !!!

À la place du ronronnement familial de l'aspirateur, Emile Acar et son auteur entendirent alors un cri d'épouvante qui leur glaça

aussitôt le sang. Adieu les grottes poilues ! Acar s'éjecta de son siège et se précipita dans le hall. Yvette se jeta dans ses bras en hurlant :

- C'est affreux ! C'est affreux !

Dans le cagibi, recroquevillé sur l'aspirateur, gisait le corps de Sophie Carier, la secrétaire d'Eva Love. Livide, Acar ouvrit davantage la porte et le cadavre s'affala de tout son poids sur la moquette.

- Merde... laissa-t-il tomber.

- Jésus Marie ! entonna Yvette, au bord de l'hystérie.

L'auteur, qui s'était avancé, reconnut sans peine la gentille secrétaire qu'il avait l'habitude de persécuter pour toucher ses à-valoir.

Le cou de Sophie présentait d'horribles traces de doigts crispés, qui s'étaient refermés sur sa chair blanche comme les serres d'un ra-pace en manque d'affection.

2

Le lendemain, vers dix heures, les yeux encore un peu bouffis, Gabriel Lecouvreur commandait son grand noir et ses tartines. Il s'assit dans un coin et se plongea dans la lecture d'un roman de Chase, tout en trempant sa baguette beurrée dans son café. Car le Français est un peuple qui trempe énormément.

Cela faisait soixante-neuf fois qu'il relisait ce livre et lui seul en connaissait les raisons. On aurait presque dit un pieux personnage face à un missel. Malgré la présence d'un type éloquent au comptoir qu'il n'avait jamais vu, il réussissait tant bien que mal à s'abstraire. Un de ces types qui n'ont aucun signe véritablement distinctif. Si ce n'est une bouche, un nez, un pantalon et des chaussures. Quelqu'un qu'on voit sans le voir vraiment, comme un lampadaire. À part qu'il était bavard et que sa voix trop pimpante bousculait la tranquillité matinale du bistrot.

Toujours dans ce café-restaurant, Au Pied de Porc à la Sainte-Scolasse, avenue Ledru-Rollin dans le 11^{ème}. Allez traduire ça aux touristes. C'est sa fierté, à Gérard, le patron, impressionnant gaillard de soixante printemps, frais comme sa moustache de Viking, fort en calcul mental comme en gueule.

- C'est à Paris que les touristes visitent la France. À nous de les instruire...

- Ou pas, enchaîna Gabriel Lecouvreur, cé lèbre dans le troquet pour ses longues absences et ses retours inopinés, généralement fort ac clamés.

Il venait de lever la tête, comme si elle pesait une tonne. Le grand homme avait les bras bizarrement longs.

Il avait dit ça surtout pour emmerder Gérard, parce qu'en fait il n'avait pas suivi la converse entre le patron et l'inconnu qui se comportait comme un habitué, et que personne ne reverrait plus. C'est probablement pour cette raison qu'il parlait beaucoup, ou alors c'étaient les cinq Pelforth qui commençaient à tinter dans sa tête de philosophe aventurier.

- Quand les touristes ont envie de s'ins-
truire, eh bien... ils s'instruisent.

Gérard opina, décontenancé par les assertions diaboliquement sages du nouveau. Après s'être lancé dans un virulent monologue sur l'aspect vulgaire et sexuel de la tour Eiffel, il commanda, contre toute attente, un café serré. Puis il alla aux gogues.

La Pelforth, c'était pas le must pour Gabriel, qui en connaissait un rayon niveau bière. Surtout à dix heures du matin. Pour l'heure, il sirotait son café. Il avait abandonné son roman pour lire le canard. Comportement éminemment habituel pour le Poulpe. Gérard lisait le même journal que lui ; avec toutefois une page d'avance. Ce qui rendait ses commentaires d'autant plus agaçants pour celui qui n'en était qu'à la page précédente.

- Oh putain... chanta Gérard... du glauque, du cul, du cul, du cul !

Gabriel leva la tête, surpris encore une fois par l'étendue du vocabulaire de Gérard. Et presque malgré lui, il tourna alors la page et tomba sur l'entrefilet.

«...La secrétaire d'Eva Love, maison d'édition spécialisée dans Vérotisme populaire, a été retrouvée étranglée dans un placard. La femme de ménage effectuait comme tous les soirs son travail dans Vimmeuble de la rue Moret... Emile Acar, directeur de collection, travaillait avec un auteur dans un bureau quand ils ont été alertés par le cri de remployée de service découvrant Sophie Carier, morte dans le placard où se trouvaient les ustensiles de ménage... Crime de maniaque ? Apparemment non. Aucune trace de sévices sexuels... Eva Love, leader du roman rose en francophonie, tire en effet quatre titres mensuels à quinze mille exemplaires chacun. Ce qui fait en moyenne soixante mille ventes par mois. Chiffre que nombre de maisons «dites sérieuses» aimeraient bien être en mesure d'afficher... Mais la question demeure : qui pouvait bien en avoir après cette jeune secrétaire, ni laide ni jolie, qui vendait des romans pornos comme d'autres auraient vendu du poisson frais ?... L'immeuble semble visité par des drogués, la police pense à un crime dejun-kie en manque, qui aurait tenté de s'infiltrer dans le local afin défaire la caisse... La secrétaire se serait alors interposée, puis, perdant tout sang-froid, le drogué l'aurait étranglée... La femme de ménage, profondément choquée

par la macabre découverte, a déclaré que, depuis quelque temps, elle trouvait des seringues dans les escaliers (chauffés), et ce, malgré un code à la porte d'entrée...»

Il y eut un gargouillis dans le ventre de Gabriel. La sonnette d'alarme était tirée. Il relut l'article, en proie à un trouble qu'il connaissait bien. Eva Love. Il ne pouvait pas s'empêcher de faire le lien avec le roman de JH Chase qu'il relisait pour la énième fois, et qui s'intitulait *Eva*. L'histoire d'un écrivain raté, plagiaire, pris dans les griffes d'une femme vénale et énigmatique. Les griffes d'une femme... il les imaginait maintenant serrant le cou de la secrétaire d'Eva Love, une boîte qui vendait des livres de cul.

Un lien tiré par les cheveux, il l'admettait, mais il n'en fallait souvent pas plus pour le faire démarrer. Pour que son œil pétillât, une boule à l'estomac, discrète mais explicite, allez, bouge-toi, c'est le moment. C'est pour toi, le Poulpe !

L'inconnu du noir-express revenait des toilettes. Avec les bouches d'aération, il n'avait rien perdu du débat. Du cul, du cul, du cul !

Gérard lança une tirade sur les auteurs de romans pornos. L'était inspiré sur le chapitre, c'est fou, on n'aurait jamais cru. Comme quoi, pensa Gabriel.

- Les types qui écrivent du cul, c'est qu'ils en sont privés dans la vie ! Sinon, pourquoi ils en écriraient ? Ils te font des bouquins gros comme ça avec des scènes je te dis pas, mais une fois dans le plumard le soir, tintin, ils sont seulâbres, à devenir sourds !

- Qu'est-ce que t'en sais ? demanda Gabriel qui jusqu'alors ne s'était jamais penché sur le problème, et subitement trouvait ça passionnant, sociologiquement.

- Il faudrait peut-être d'abord savoir pourquoi ils écrivent ça ?

L'inconnu du noir-express haussa les épaules.

- Pour coucher leurs fantasmes.

Gabriel s'était levé, terminant sa tartine debout.

- Leurs fantasmes, ou les nôtres ?

Gérard, qui se sentait un peu hors jeu, fit rapidement travailler ses méninges.

- S'il y a des ventes, c'est qu'il y a de la demande. Soixante mille exemplaires par mois, c'est quand même énorme.

L'inconnu haussa encore les épaules.

- C'est l'époque, le sida.

Gabriel, qui avait lu Appolinaire, Aragon, Bataille et consort, savait que ce n'était pas lié exclusivement à l'époque. Ça devait être un art, sûrement, quelque chose d'intemporel. Mais il n'avait

pas envie d'en parler avec l'inconnu. De toute façon, ce dernier venait de sortir un billet de deux cents balles, signe qu'il allait bientôt disparaître.

Les deux vendeurs de moquette en gros du carrefour Charonne poussèrent la porte du troquet.

Ça se remplissait doucement. Gabriel salua les arrivants, mais il était déjà ailleurs. Son estomac subissait les assauts d'une fébrilité alarmante. L'émotion faisait battre son cœur plus vite, l'adrénaline cognait au guichet. C'était son heure, partir en croisade, aller voir ce qui en retournait là-bas, chez Eva Love, ou chez Eva tout court, comme chez Chase.

Quand Gérard lui demanda s'il voulait déjeuner ici, il répondit par un haussement d'épaules, un sourire un peu triste. Le patron avait compris, mais il n'était pas d'accord.

- Ce sont ces histoires de cul qui te font fuir ? Reste encore un moment, j'ai un cadeau pour toi.

Un des deux vendeurs de moquette en gros enfonça son coude dans les côtes du Poulpe.

- Je sais ce que c'est.
- Ta gueule ! dit l'autre vendeur.

Gérard apparut en gonflant le torse, les mains cachées derrière le dos. Il posa une bouteille sur le comptoir et la poussa vers Gabriel.

- Je suis sûr que tu ne connais pas celle-là.
C'est le neveu du Jean-Claude qui en a ramené de Berlin.

Le Poulpe examina la bouteille de bière en aluminium d'une contenance de cinquante centilitres. Bière des Aviateurs, Pilot's Béer, Fliegerbier, au choix. Le goulot possédait un bouchon à ressort, comme la Fischer. Gabriel en avait bu, en 83, à l'époque où il sortait avec Barbara, une Munichoise. Mais il joua la surprise pour ne pas être incorrect, et fit sauter le bouchon en demandant quatre verres à Gérard.

- Tu veux pas la garder pour toi ?
- Non, on va trinquer... puis je m'en vais.

«L'avion, Vavion, l'avion, Ça fait lever les yeux La bière, la bière, la bière, Ça fait toujours pisser ! »

C'était ça aussi, Gérard, quand il était ému, quand le Poulpe partait, il devenait vulgaires, mais c'était pas méchant.

À la fois désolé de s'arracher de son bistrot préféré, et excité par l'idée de repartir en cavale, le Poulpe régla son café et ses tartines en laissant son habituel pourboire.

- À la prochaine !
- Salut... le Poulpe.

Gérard le regarda s'éloigner d'un pas fébrile mais néanmoins assuré. On ne posait pas de questions, c'était comme ça.

3

Il y avait une ombre dans son euphorie. Quand Gabriel décidait de se consacrer à une affaire, cela lui donnait des ailes parce qu'il partait loin, ou en tout cas suffisamment pour avoir l'impression de voyager.

Mais cette fois, il en était tout autrement. Le voyage coûtait un ticket de métro, ou rien, parce qu'il pouvait s'y rendre à pied. Il n'allait pas quitter le 1^lème arrondissement. Cela sonnait comme une gageure.

En même temps, pour des raisons connues de lui seul, il était indispensable qu'il se démarque de ses bases, du bistrot de Gérard, du lit de Cheryl, sa bombe, sa source, à qui il en faisait voir de toutes les couleurs. Il venait et repartait, quand ça lui chantait ; elle ne posait pas de questions.

Pour lui, c'était clair, même s'il devait prendre une chambre d'hôtel, quelques rues plus loin seulement, même s'il devait faire le mort durant un laps de temps non déterminé, évitant l'avenue Ledru-Rollin, la rue Popincourt, cela n'avait qu'une raison d'être, s'abstraire, disparaître du décor tout simplement, pour mieux se concentrer.

Inutile de dire qu'il aurait préféré aller humer l'air de la mer. Cette proximité obligée rendait son engagement encore plus essentiel, la tâche plus ardue. Une sorte de sinécure...

Restait plus que la question des cartes postales qu'il avait coutume d'expédier Au Pied de Porc, ou même à Cheryl, histoire de les faire saliver, avec dans l'enveloppe une pincée d'air iodé. Mais c'était un détail somme toute accessoire, un ornement. Il n'y avait pas de honte à partir à l'autre bout du 11^lème arrondissement. Puis, comme le chantait si bien Gérard, d'un ton qui sonnait faux, c'est à Paris qu'on visite la France. Une larme coulait, échouait sur son échalas ventru ; dans sa tête, résonnaient toujours les cloches désaccordées de la vieille église de Sainte-Scolasse, près d'Alençon, sa terre.

Gabriel se rendit au kiosque de la gare de Lyon pour être sûr de trouver ce qu'il cherchait. C'était la bousculade en ce premier week-end de printemps. Il réussit à se faufiler et à atteindre le rayon des livres. Les best-sellers, les romans d'espionnage, puis les erotikes. Devant lui, des types hésitaient à prendre ces livres à la couverture clinquante, sans équivoque, emballés dans un film transparent. Gabriel respecta leur gêne et tendit ses longs bras au-

dessus de leurs épaules. Il en prit un, deux, trois, quatre, et puis un cinquième. C'est tout juste s'il n'allait pas rafler tout le rayon X. Du coup, cela décida les hésitants qui, ébahis, n'en revenaient pas. Cinq d'un coup ! Quel appétit !

Le Poulpe prit le chemin de la caisse. Au passage, ses yeux tombèrent sur un titre, rangé au-dessous des Simenon et des Exbrayat. *Eva*, JH Chase. Son bras se déroula comme un tentacule et rafla le bouquin. Nouvelle édition au Carré noir. La sienne, au Livre de poche, montrait à présent des signes de décomposition au niveau de la reliure. Le contenu d'un livre est immortel, son emballage, non. Puis, dans une sorte d'euphorie de consommation, il attrapa un magazine qui proposait un dossier sur les Polikarpov. C'était un peu son jardin secret, le coucou ; personne ne savait au juste où s'arrêtait sa trouble passion pour les avions.

Il paya le tout, ne s'encombrant pas de fausse pudeur. Cinq livres de cul. Pas de quoi rougir, ni sonner les trompettes. C'était comme ça, c'était là, ça se vendait, il achetait, point à la ligne.

Rue Popincourt, dans son salon de coiffure, Cheryl faisait sa pause et dévorait un Slim Fast au chocolat, garanti fort en goût et sans calories. Gabriel la trouva bien mieux que les filles qui posaient sur les couvertures d'Eva Love. Elle avait trente-deux ans, mais son visage en paraissait dix de moins. Elle savait se mettre en valeur, portait des jupes serrées, des tailleurs quelquefois stricts qui accentuaient la courbure de ses reins, distinction et séduction. Coiffeuse, elle ne tombait pas dans le panneau du cordonnier qui, chaussant les autres avec amour, se sentait obligé d'aller nu-pieds. Non, sa longue et somptueuse crinière blonde recevait tous les soins nécessaires. Et professionnellement, cet exemple prenait valeur d'atout. Elle accueillit son homme avec un sourire inquiet. On ne savait jamais trop, avec lui. Elle visa le sac en plastique qu'il tenait. Gabriel sortit le Chase.

- Eva ? Mais tu l'as déjà !

Quand il lui montra les cinq bouquins d'Eva Love, elle prit son air boudeur.

- Merci pour moi.

Puis, minaudante :

- Tu veux que je ferme la boutique... et qu'on monte ?

Gabriel n'avait jamais rencontré une fille comme ça. Elle disait toujours oui pour se mettre à l'horizontale. Il essaya de ne pas la vexer ; le terrain était glissant.

- Non... je vais aller bouquiner un peu...

- Ah ça par exemple ! Espèce de goujat ! Mufle ! Pervers !

Obsédé ! Je ne te veux plus dans mon lit !

-Cheryl...

La porte s'ouvrit, et la première cliente de l'après-midi entra. Gabriel battit en retraite, conscient de sa maladresse. Il se ferait pardonner tout à l'heure, et il savait comment.

Il passa l'après-midi sur le lit de Cheryl à lire les cinq bouquins. Sans s'en être aperçu, il en avait choisi trois du même auteur : R. Salvy, femme ou homme, allez savoir. Il parcourut en diagonale les péripéties sexuelles des protagonistes, éprouvant de temps à autre une montée de désir. Ce qui le frappait dans tout ça, c'était cette toile de fond judéo-chrétienne qui conférait au moindre geste, au moindre centimètre de chair dévoilée, un caractère vicieux. La femme n'était là que pour jouir honteusement, la mort dans l'âme. Ou bien elle dominait l'homme, lequel voyait alors son plaisir se décupler. De livre en livre, le schéma restait identique, bien moulé, morose et systématique. L'inceste apparaissait de façon singulière. En effet, ce n'était pas l'adulte qui tendait la main vers l'enfant, mais bien plutôt ce dernier, en général le garçon, adolescent sournois à l'imagination débridée, qui vouait un culte tout particulier à sa maman...

Allô Freud ? N'obtenant pas de réponse, Gabriel se dit que c'était probablement parce que le monde était truffé de culs serrés que cette littérature existait. Il se souvint d'une phrase de Montherlant, qui n'avait rien à voir, encore que : *«La petite correspondance des journaux de mode, qui est pour les jeunes filles un ersatz d'hommes.»*

Cela ne lui apprenait rien sur ceux qui écrivaient ces livres, ni sur ceux qui les fabriquaient. Eva Love, évasion, mais aussi strangulation. Sophie Carier, ni laide ni jolie, qui vendait des romans pornos comme d'autres auraient vendu du poisson frais.

Le Poulpe trouvait ça bizarre. On n'étrangle plus de nos jours. Dans le placard à balais, ça faisait tout de même un peu théâtre de boulevard.

Il laissa vagabonder son regard à travers la chambre douillette de Cheryl, les tentures roses, les peluches qu'il ne pouvait pas blairer, rapport aux allergies, et la frimousse de Mary-lin Monroe en poster sur le mur, à côté d'Eisa Martinelli.

- Laquelle tu préfères ?

Cheryl entra sans frapper, pour bien faire voir qu'elle était en rogne. Mais lui pas.

- Eteins, lui dit-il.

Et elle éteignit, signe qu'elle avait envie de faire la paix, et l'amour.

Bien plus tard, quand elle vit Gabriel remplir son sac d'effets personnels, elle s'abstint de tout commentaire. Elle avait compris. Elle abrégéa même les adieux en s'éclipsant. Elle savait qu'en rentrant, elle trouverait un mot, un truc bref et péremptoire, du genre «*Faut que je file*» ou «*Je reviens dans quelques jours*», ou alors, seulement, «*Bisous. Gab.*»

Il laissa les romans d'Eva Love mais n'oublia pas son nouvel exemplaire d'*Eva* de JH Chase, qu'il fourra dans la poche de son sac, avec ses faux papiers plus vrais que vrais. Quant aux cinq mille balles en coupures de cinq cents, il les camoufla dans la doublure de sa veste. Une vraie doublure de professionnel, avec des bandes Velcro.

Le voyage allait être court et il se sentait fin prêt à affronter la simplicité de l'itinéraire. De mémoire, comme un digne enfant du 1^{lème} arrondissement. L'avenue Parmentier. Ensuite à droite, rue Jean-Pierre Timbaud, puis bientôt il tomba sur la rue Moret. Et la nuit était tombée.

4

Le Poulpe trouva sans peine un hôtel modeste, d'aucuns auraient dit borgne. Mais ça lui plaisait, tous ces Arabes, ces Turcs, qui jouaient aux cartes dans la salle du bar. Thé à la menthe comme carburant principal, jusqu'à dix-huit heures, après, c'était une autre histoire[^] on passait à la Kro en bouteille, ou au raki. A l'angle de la rue Oberkampf, Au Soleil de Tunis.

Rue du Faubourg-du-Temple, il dîna au Président, vaste salle au décor kitsch asiatique. Il but trois Tsin Tao, bière pâlotte mais agréable, qui accompagnait parfaitement les beignets de crevettes et les coquilles Saint-Jacques sur plaque chauffante. Puis, seulement au saké (ce n'était pas vraiment une entorse à ses habitudes, puisque le liquide se faisait appeler aussi bière de riz), il essaya de faire le point, d'organiser son plan d'action, récapitulant le peu de choses qu'il savait.

Aurait-il réagi si promptement si Eva Love avait été spécialisée dans les ouvrages de droits civiques ? Il n'en savait rien, au fond. En revanche, il pensait, peut-être à tort, se laissant porter par un flux d'intuitions, que le fait qu'Eva Love publie de la littérature érotique n'était pas sans lien avec ce qui était arrivé à Sophie Carier. Le cul était suffisamment tabou dans notre société pour engendrer des comportements et actions imprévisibles. Les redresseurs de torts. Taïaut ! Taïaut ! Chassons les impies, combattons le mal, censurons le Malin ! Mais de là à étrangler une malheureuse qui tapait des factures pour les fournisseurs de papier..,

Gabriel acheta *le Parisien* à un vendeur qui passait entre les tables. Puis il commanda à nouveau un carafon de saké, en pensant, je verrai bien le mal que ça me fait demain matin. Dans le canard, quelques phrases seulement sur l'affaire, demain, on n'en parlerait plus. L'article se contentait de résumer l'histoire, en vingt mots au lieu de soixante, comme dans l'édition du matin. Même conclusion : « *Crime dejunkie en manque.* »

Il resta un long moment immobile, le regard perdu dans le vague, cherchant le calme intérieur. Il avait besoin de s'extraire de cette histoire l'espace de quelques instants. Sa pensée alla vers celui qui lui avait fait découvrir la bière, un ami de son oncle, jardinier municipal à Saint-Dizier, en Haute-Marne, qui avait passé sa vie à accumuler tout ce qui avait trait à la bière pour, à la retraite, réaliser son rêve : ouvrir un musée de la brasserie. Contrairement aux idées reçues, la région Cham-pagne-Ardenne n'était pas seulement la mère du Champagne, mais aussi celle de la bière. En Haute-Marne, jusqu'au XIX^{ème} siècle, les ménagères brassaient encore la bière familiale. L'orge était cultivé à la ferme. Le houblon poussait sur un mur de la maison. Seule la levure nécessaire à la fermentation de l'alcool était achetée. Cette bière familiale avait un degré d'alcool très faible, entre deux et huit. C'était tout à la fois une boisson rafraîchissante et hygiénique par son action sur l'appareil digestif, un breuvage que l'on pouvait fabriquer presque au fur et à mesure des besoins et une boisson économique, car les résidus du brassin, les drêches, pouvaient encore resservir à faire une petite bière avant d'être donnée aux bestiaux.

Et Gabriel, tout en goûtant sa première mousse, avait appris que les moines de l'abbaye des Trois Fontaines, dans la Marne, avaient

dès le Moyen Âge fait le voyage à pied pour apprendre aux moines belges d'Orval la fabrication de leur bière locale.

Ces souvenirs l'emplissaient d'une douce contemplation des choses de ce monde. Ceci montrait une fois de plus que rien ne pouvait se faire sans l'aide de l'autre.

Il sursauta lorsque le serveur du Président vint lui annoncer la fermeture.

Il descendit la rue du Faubourg-du-Temple, les bras ballants, jetant un œil aux vitrines des magasins bon marché qui fleurissaient dans le secteur. Puis il se retrouva nez à nez avec trois types qui cherchèrent à l'intimider, comme on embête une jeune fille au rayon lingerie des Galeries Lafayette.

- Alors, on se balade, le grand ?

- Non, répondit le Poulpe, je cherche ma maman.

Les gars se regardèrent, genre «Ma parole, il s'paie not'gueule !

»

Gabriel entendit le déclic d'un cran d'arrêt. La lame brillait comme une truite de rivière un soir de pleine lune. Le poisson vint titiller le cuir de son blouson. Une voix lui dit:

- Donne ton fric.

Le Poulpe aurait juré que la lame tremblait dans la main du gars. Les deux autres l'entouraient pour le soustraire aux regards des rares

passants. Merde, fallait pas qu'il touche à son blouson, une réplique de veste d'aviateur, im-pec pour se mettre aux commandes de son Polikarpov.

- T'as compris ? Donne ton fric.

- Non, répondit le Poulpe, en essayant de calmer les picotements qui stimulaient ses tentacules. Je veux retrouver ma maman.

- On est tombés sur un naze, les mecs. Venez...

Mais celui qui tenait la lame devait avoir une sainte horreur du boulot inachevé, car il poussa plus en avant sa lame dans les côtes du Poulpe.

- Naze ou pas, on s'en fout.

Puis à Gabriel, yeux dans les yeux. Yeux déjantés dans regard tranquille.

- Ton fric, allez, magne-toi.

Solidaires, les deux autres lui palpèrent les poches. Le Poulpe envoya ses deux grands bras en l'air, avec une force telle que les trois loubards faillirent en perdre l'équilibre. Alors que la lame le menaçait toujours, il shoota dans la main de son agresseur. Le cran d'arrêt voltigea comme un serpent de fête foraine. Les gars reculèrent, cette fois, ahuris.

- Putain d'ta mère ! Ta mère...

Le Poulpe s'avança.

- Qu'est-ce qu'elle a, ma mère ? Viens, allez, viens...

Ds étaient déjà loin, hargneux, froissés.

- J'te jure, ma parole, attends... La prochaine fois, j'te nique la gueule !

Ils disparurent dans la nuit. Gabriel pensa alors à sa mère, la vraie, pas la putain. Trente ans qu'elle était morte, avec le papa. Et on l'insultait encore. Mais il avait le pied dans le 10^{ème}. Dans son 1^{er} P^{me}, ils n'auraient jamais osé.

Gabriel se souvint de la fois où, en ouvrant la fenêtre de sa chambre d'hôtel, à Dieppe, son regard était tombé sur l'immensité de la Manche. Une étendue vert-gris, avec des fer-ries blancs qui cassaient les vagues.

À présent, il contemplait des maillots de corps, des slips, accrochés sur les étendoirs de fortune au bas des fenêtres de la cour intérieure. Il devait lever haut la tête pour apercevoir le ciel, pas trop gris, non. Pas bleu, mais luminescent, à cause des nuages éclairés en contre-plongée par le soleil de printemps. Une fois les strato-cumulus dissipés, alors le ciel serait résolument bleu, et le soleil jaune, comme pour un 25 mars.

Il descendit prendre son café et ses tartines, jeta un coup d'œil au *Parisien* qui traînait sur le comptoir, puis le referma en pensant à la façon dont il allait s'y prendre pour s'introduire chez Eva Love.

Ce n'était pas dans ses habitudes de partir en mission sans être préalablement passé chez son pote Pedro pour cueillir un flingue au pedigree limé. Il avait le sentiment d'avoir le cul entre deux chaises. Il était parti, oui, mais pas suffisamment loin. Il était seulement à un quart d'heure de marche de chez le vieux Catalan.

Sur le trottoir, il remarqua toute une faune qui faisait les cent pas. Des Blancs, des Beurs, des Blacks, et d'autres Blancs, d'autres Beurs et d'autres Blacks. Seulement son œil averti ne le trompa pas. La ressemblance était frappante certes, mais la dissemblance l'était plus encore. Il y avait les vrais et les faux. Seulement les autres, les faux, dégageaient une odeur fabriquée. Trop mal rasés, trop nippés «in», trop, quoi. Gabriel sentit le vent venir. Il fit tranquillement demi-tour. La basse-cour veillait. Il y avait bien trois flics en civil pour un malheureux dealer qui, de toute façon, n'avait probablement rien sur lui.

Le Poulpe fonça illico chez Pedro : tôt ou tard il se ferait alpaguer, et ce n'était pas la chose qu'il souhaitait le plus au monde.

Une heure plus tard il était de retour à son hôtel avec ce qu'il fallait. Pedro lui avait montré toute une pile de bouquins d'Eva Love, planqués sous l'établi.

- Ceux-là, ils ont été censurés. Et crois-moi, bientôt, il auront de la valeur. Si tu connais des amateurs, je peux faire un bon prix.

Gabriel ignorait qu'en plus des armes, des faux papiers, le Catalan avait aussi la passion des livres rares.

- On n'a jamais trop de cordes à son espadrille !

Gabriel fit une razzia à la friperie de la rue Oberkampf. Costard noir, chemise blanche, cravate bordeaux. Les Church's anthracite lui recourbaient les orteils et lui aplatissaient douloureusement le cou-de-pied. Cela lui donnait une démarche singulièrement

hésitante, comme si le sol était parsemé d'étrons et de mines.

Il s'examina dans la glace d'une pharmacie, boulevard de Belleville. Il eut du mal à se reconnaître. À première vue, il faisait clodo distingué, ou bien artiste. Un de ces artistes qui se cherchent toujours.

L'architecte lui tint la porte en le saluant. Premier coup de chance, sinon il était marron, rapport au code de l'entrée. Puis il grimpa deux étages et s'arrêta devant une porte grise en fer sur laquelle était indiqué Eva Love. Il sonna, la porte s'ouvrit toute seule, électroniquement.

Le Poulpe ne trouva personne pour l'accueillir. Pas plus dans le hall que dans les autres pièces. Trop tôt probablement. Seul le bureau du fond était occupé. Un gars au visage enfantin épluchait des factures. Ses lunettes métalliques lui donnaient l'air d'un étudiant. L'intrusion ne lui causa aucun choc particulier. Il sourit et retira ses montures. Le Poulpe déclina son identité en exhibant une carte de presse superbement truquée.

- Gaby Pool. Je prépare un dossier sur les écrivains fantômes. Vous êtes le patron.

- Charles Bartolomey, PDG d'Eva Love. Asseyez-vous, vous venez pour quoi, exactement ? Comment avez-vous eu notre adresse ?

Le Poulpe tourna sa langue dans la bouche, sans compter les tours, puis décida de jouer franco, du moins partiellement.

- Je voulais vous joindre pour mon article quand je suis tombé sur... sur l'article...

- Oui, Sophie Carier... mais je vous préviens, je ne veux pas de papier sur cette histoire. C'est pas ça qui la fera revenir.

Il avait l'air sincèrement affecté. Il observait Gaby Pool avec une certaine méfiance.

- Vous voulez quoi au juste ? Il n'y a pas d'écrivains fantômes ici.

- J'ai lu plusieurs romans de R. Salvy. J'aimerais rencontrer l'auteur, si c'est possible. Visiblement, il ne travaille pas ses textes, mais malgré tout, on sent un sacré talent derrière. Vous pensez que c'est possible ?

Bartolomey haussa les épaules, d'un air de dire, si c'est tout ce que vous voulez, pourquoi pas ?

- R. Salvy est un auteur maison. Mais ce n'est pas sûr qu'il veuille qu'on lui consacre un article. C'est par ailleurs une personne qui écrit des livres sous son véritable nom.

- Je peux avoir son adresse ?

L'autre le regarda avec une certaine ironie.

- Vous en demandez un peu trop. Mais je

sais qu'il vient ce soir à dix-huit heures pour
travailler avec le directeur de collection, Emile
Acar...

Le téléphone sonna et Bartolomey décrocha. Il devait probablement se taper le boulot de sa secrétaire. Le Poulpe sortit du bureau et se dirigea lentement vers la sortie. Il tomba sur un type qui emballait des livres dans des cartons.

- Bonjour, dit Gabriel. Vous faites quoi ?
- J'emballer, je pèse, j'affranchis, puis j'expédie. Et vous ?
- Journaliste...

L'autre joua à l'escargot qui rentre dans sa coquille.

- J'ai dit tout ce que je savais aux flics,
parce que je n'avais pas le choix... mais comptez pas sur moi pour votre presse à scandales.

Le Poulpe feignit de ne pas comprendre.

- Ah... vous faites allusion à...
- Exactement.

- Rassurez-vous, je suis là pour R. Salvy. -Ah...
- Je reviens à dix-huit heures. Ciao !
- À tout à l'heure.

Le Poulpe visa la porte d'un placard et se demanda si c'était là que la femme de ménage rangeait son aspirateur.

6

Au centre de la rue Moret, un bar, Au Milieu. On avait mis deux tables sur le trottoir. Le Poulpe jeta un œil à l'intérieur. Chet Baker jouait fort, peinture à l'éponge, morceaux de miroir incrustés dans les murs qui rappelaient un peu le décor de certains bars de Madrid. Une pancarte indiquait que le samedi soir on jouait du jazz, et que les groupes désireux de se produire n'avaient qu'à prendre contact avec le patron. Le patron, trente-cinq ans, les cheveux teints en jaune, buvait un café tout seul dans son estaminet. Il détailla le Poulpe de la tête aux pieds, puis, comme si l'examen s'était avéré positif, il sourit.

- Je vous sers quelque chose ?
- Vous avez quoi, comme bière ? Gabriel prit la carte qu'on lui tendait. La

Kro était interdite de séjour, en revanche, les étrangères étaient à l'honneur, surtout les belges.

- Vous pouvez me servir une Ciney en terrasse ?
- Mais bien sûr, installez-vous.

Le Poulpe se roula une cigarette. Il se disait fumeur occasionnel, et il l'était. Il pouvait rester plusieurs mois sans fumer, puis soudain il

éprouvait le besoin d'acheter un paquet de Drum et de Rizla Croix. Souvent plus pour avoir l'impression de faire quelque chose de ses dix doigts. Il mettait un temps fou à la rouler, bien tassée, peut-être trop, car il avait un mal fou à tirer dessus. Le gars apporta la bière avec une soucoupe remplie de cacahuètes.

- Ça marche, le jazz ?
 - On trouve toujours des groupes pour jouer. Le problème, c'est quand il y a plus de monde sur la scène que dans la salle. Pourquoi, vous êtes musicien ?
- Non, mais j'aime bien le jazz.
 - Alors venez demain, il y a les Johnny Calcaire qui passent, des rappeurs intellos.
- Le rap, ce n'est pas du jazz.
 - Ouais, mais on n'est pas sectaires. Venez avec du monde. C'est trente balles la conso.
- Je peux vous payer un coup ?
- Un autre café, je veux bien... merci.

Le Poulpe entendit la machine cracher sa vapeur, puis le type revint avec un express crémeux.

- C'est bizarre comme rue, non ? fit remarquer Gabriel en observant les allées et venues des dealers et des flics en civil.

L'autre fit la grimace en suivant son regard.

- Les stups sont de véritables connards. Ils viennent ici boire un coup quand il y a du monde, et ils matent. Tout le monde est mal à Taise. Moi je veux pas de dope ici, ça, c'est clair, mais je ne veux pas non plus que les flics se servent de mon bistrot pour alpaguer les gens. Ça commence à se savoir, et je peux vous dire que mon chiffre d'affaires commence sérieusement à baisser. Sans compter que, entre nous, la dope, ici, elle est pas méchante. Les mecs vendent du shit, c'est tout. La poudre, c'est ailleurs que ça se passe. Moi je le dis clairement, je suis pour la légalisation du hasch. C'est incroyable de mettre des gens en taule parce qu'ils fument des joints. C'est pour ça qu'il y a du trafic et que les dealers vendent de la merde. Non, vraiment, je ne comprends pas, c'est la plus grosse hypocrisie du XX^{ème} siècle. Y'a plus qu'à attendre l'an 2000 pour voir si ça change.

Gabriel adorait la Ciney. Mine de rien, elle était assez corsée en

alcool. Une douce ivresse le berçait. Le patron était un véritable moulin à paroles, mais sympathique, direct, pas faux-cul.

- Moi je tiens un bar, d'accord, c'est mon gagne-pain, c'est une passion aussi. J'aime les gens, j'aime discuter... Mais c'est clair, fumer des pétards, ça rend moins fou que de boire du pastis. J'ai jamais vu des mecs qui fument de l'herbe par exemple se taper sur la gueule et devenir aussi enragés que des chiens galeux.

- Ça rend plutôt amorphe, non ?

- Ça dépend de chacun. Encore une fois, un joint n'a jamais tué personne. De nos jours, c'est plutôt un exploit. Je voudrais seulement qu'on laisse les gens tranquilles avec ça. Le gouvernement sait pertinemment qu'en maintenant la prohibition, il encourage la criminalité.

Gabriel l'écoutait à demi. La rue Moret venait d'être parcourue par un fumet de tajine. Il leva les yeux, renifla, et crut identifier les senteurs d'épice, la cannelle, la muscade, le cumin, le coriandre... Le soleil balayait le trottoir des numéros impairs. L'illusion était presque parfaite. Il manquait à cette ébauche de symphonie orientale un détail essentiel cependant, une vie, un son. Tout n'était désormais que silence forcé, une invitation à l'agonie.

- Vous connaissez l'immeuble, au numéro trois ?

- Oui, ce sont des sociétés...

- Il paraît qu'on trouve des seringues dans la cage d'escalier. Pour un quartier où on ne vend que du shit, c'est bizarre, non ?

Le patron regarda sa tasse vide, puis leva des yeux méfiants sur l'escogriffe qui savourait sa Ciney.

- Vous êtes qui ? Même si vous êtes flic, je n'ai rien à me reprocher.

Le Poulpe éclata de rire. Il fallait vraiment que l'autre soit atteint de paranoïa pour le confondre avec un poulet.

- Gaby Pool, journaliste.

- Pool ? Vous êtes de quel coin ?

- Mon père était de Baltimore, et ma mère de Metz. J'ai toujours vécu avec ma mère. Donc je suis français.

- Vous travaillez dans le coin ?

- Eva Love, vous connaissez ?

- Ah d'accord, je vois... la secrétaire ?

- Elle venait ici, des fois ?

- J'en sais rien. Je ne savais même pas qu'ils étaient dans l'immeuble d'à-côté. Je ne suis pas lecteur de ce genre de trucs.

- Alors, d'après vous, pourquoi retrouve-t-on des seringues dans les escaliers ?

- Quand j'ai lu l'article, j'ai trouvé ça bizarre, je ne vous le cache pas. Moi, j'habite au-dessus du bar. C'est un immeuble assez miteux, et la porte du bas ne possède pas de code. N'importe qui peut entrer et sortir. Mais en cinq ans, je n'ai jamais trouvé la moindre seringue sur le pas de ma porte. À mon avis, c'est un truc de journalistes... euh, pardon !

- Y'a pas de mal. Je fais ma petite enquête de mon côté, c'est tout. Je cherche à comprendre. La femme de ménage a déclaré qu'elle ramassait des seringues tous les soirs dans les escaliers.

- C'est ça qui ne colle pas. Pourquoi iraient-ils se shooter dans un immeuble refait à neuf au

lieu d'en choisir un autre à moitié en ruines, plus facile d'accès.

- Parce qu'il est chauffé.

- Je n'y crois pas. C'est pas le quartier de la dope. C'est trop fliqué, les junkies tomberaient comme des mouches. Deux rues plus loin, peut-être, mais pas rue Moret. Et je vous le répète, ici, c'est l'univers du joint. Faut pas confondre. Contrairement aux idées reçues, ce n'est ni la même clientèle ni les mêmes fournisseurs. Ça colle pas. Qui vous dit que la femme de ménage n'a pas raconté n'importe quoi ?

- Ou qu'on l'a forcée à dire n'importe quoi.

- Mais pourquoi ? C'est absurde.

Trois superbes filles se rapprochèrent. Des canons, des apparitions divines. Le patron sourit en voyant les yeux du Poulpe. De véritables foyers incandescents, virevoltants.

- Il y a une agence de mannequins à côté. Au début, ça m'a fait un choc de voir toutes ces nanas, puis on s'habitue. Elles sont sympas comme tout. Elles font leur boulot.

- Pourquoi une telle agence dans cette rue ?

- J'en sais rien. Peut-être à cause du prix des locaux, qui sont trois fois moins chers que dans le 8ème, et cinq fois plus grands. Moi, je vous le dis, la rue Moret, c'est une rue à part. Je suis un enfant du 11ème, je sais de quoi je parle.

- Moi aussi, je suis du 11ème, répondit le Poulpe, songeur.

Le patron se leva pour aller servir ses clientes. Il tendit une main à Gaby.

- Moi, c'est Jean-Marc. Enchanté.

- À la prochaine.

- Ouais. Merci pour le café.

rogne. C'était subitement trop grand, truffé de rues, de bars, qu'il ne connaissait pas. À Valence ou à Tourcoing, il assumait parfaitement sa méconnaissance des lieux, mais là, dans l'arrondissement qui l'avait vu grandir, vraiment, c'était vexant. *«T'habites à combien de kilomètres ?»* chantait-on dans la cour de l'école de sa rue Saint-Bernard. La honte. *«Il a pas d'culott' euuuuh, il a pas d'culott' euuuuh !»*

Dans ces moments, c'étaient toujours les flashes de l'enfance qui s'imposaient, lancinants, indélébiles. *« T'vas voir ta gueule à la récré ! »*

Il déambulait autour de la place Voltaire, comme un voleur, la tête basse, de peur de tomber sur une connaissance, sur Gérard, sur Cheryl, sur tous ceux qui habituellement le croisaient Au Pied de Porc. Cette clandestinité lui pesait. Encore une fois, à Valence ou à Tourcoing, il pouvait marcher tranquillement,

la tête haute, et pour cause, il ne connaissait personne. Mais ici, c'était une autre histoire. Il s'en voulait de venir traîner là, comme un vieux nostalgique, alors que, franchement, il avait mieux à faire.

Après avoir mangé un sandwich grec, il réintégra son hôtel. Le patron, Mustapha, étudiait un catalogue de moquettes. Il voulait soigner le petit coin au fond qui faisait restaurant. Deux autres prenaient les mesures au sol. Le Poulpe ne put s'empêcher d'intervenir. Bravait été élevé dans une quincaillerie. Tonton Emile lui en avait appris, des choses, question bricolage. Tout d'abord, il donna à Mustapha l'adresse du magasin de moquette de l'avenue Ledru-Rollin.

- Vous dites que vous venez de la part du Poulpe.
- Du quoi ?
- Du Poul-pe !

Le patron lui offrit un thé à la menthe. Puis Gabriel se lança dans un cours magistral, à l'intention de ceux qui essayaient vainement de mesurer les angles avec un mètre de couturière.

- La pose d'une moquette paraît simple a priori, et c'est pour ça qu'on voit des moquettes mal posées partout.

Les autres l'écoutaient en souriant.

- Première chose. Étaler la moquette sur le sol en tenant compte du sens de pose. Laisser remonter la moquette de cinq à dix centimètres sur chaque plinthe. Ensuite, maroufler avec un rouleau à maroufler en partant du centre vers les plinthes.

- Marou quoi ?

- Prenez un rouleau à pâtisserie, ça ira. Ensuite, il faut araser la moquette le long des plinthes avec un cutter, bien placé dans l'arrête. Le must, c'est de fixer la moquette avec de l'adhésif double-face le long

des plinthes...

Sans s'en rendre compte, il avait pris la voix flûtée de tonton Emile. Parfois, dans la quincaillerie, il donnait de véritables conférences devant un public ignare et ébahi.

- ...Au passage des portes, fixer une barre de seuil métallique. Attention, en cas de raccords, fixer les lisières à l'adhésif double-face en prenant soin de raccorder les motifs et de respecter le sens de la moquette...

Le visage de Mustapha s'était décomposé, les autres dans le bar baissaient les yeux.

- Bon, dit le patron, je crois qu'on va laisser le lino. Il est pas mal, mon lino, vous ne trouvez pas ?

Le Poulpe regretta sa page de virtuosité. C'était facile de parler, d'assommer les gens avec des théories.

- Voilà ce que je vous propose...

Il fut convenu que Mustapha irait chercher la moquette avec les autres, et que lui, le Poulpe, la poserait.

Nouveau thé à la menthe, un peu trop fort. Mais on ne refuse jamais un thé à la menthe ; ça ne se fait pas.

Il était dix-huit heures passées quand Gaby Pool composa le code d'entrée du 3 de la rue Moret. L'ouverture automatique des locaux d'Eva Love se déclencha après qu'il eut sonné. Le gars préposé aux emballages était sur le point de partir.

- Ah, c'est vous ! C'est l'heure de la femme de ménage normalement, mais elle a pris une semaine de congé. État de choc. Asseyez-vous, Emile Acar est avec un auteur, en train de bosser. Je vous préviens, il est d'une humeur massacranche. Attendez qu'ils aient fini.

- Il est avec R. Salvy ?

- Oui, c'est sa tête de Turc.

Sur ce, il alla chercher son vélo et le poussa jusqu'à la porte.

- Je le monte, sinon, il faudrait que je m'en paye un tous les jours.

- Bonne route.

- Ça m'évite de prendre le métro.

Gaby s'installa dans le bureau de feu la secrétaire. Il évita de passer devant la cloison de verre qui le séparait de la pièce contiguë. La discussion était houleuse, c'était pas le moment de déranger. Une voix acide, vitupérante.

- ...Vous avez peut-être besoin d'argent, mais moi, j'ai besoin de textes bien écrits ! Votre dernier roman

est bâclé, excusez-moi. Vos personnages sont de véritables pantins. Ils ont à peine le temps de faire connaissance, et hop, à l'horizontale ! Non, ça ne se passe pas ainsi dans la vie !

Gabriel avait l'impression de connaître cette voix aigre, ce ton piquant qui n'admettait pas la réplique. Il eut envie de rire quand Acar se mit à lire un passage à haute voix. Le Poulpe reconnut aussitôt le style sec et fade de R. Salvy. L'auteur émit quelques grognements plaintifs en écoutant sa prose. Acar était déchaîné.

- Cela vous arrive-t-il de vous relire ? Vous écrivez *«Rebecca minoucha avec Pauletîe dans le canapé»*. Non !!! Vous arrivez à faire deux fautes dans la même phrase, ce n'est pas professionnel ! Vous êtes devant un verbe pronominal réfléchi qui exprime une action réciproque, c'est-à-dire une action que deux sujets font l'un sur l'autre. Vous devez donc écrire *«Rebecca et Pauletîe se minouchèrent»* ! Et ce n'est pas *dans* le canapé, mais *sur* le canapé ! Et puis franchement, Paulette, ça fait un peu bal de 14-Juillet. Choisissez un autre prénom, je ne sais pas moi, Martine, ou Hélène...

Le Poulpe se demanda où il avait déjà entendu ce ton doctoral et passionné. Il imaginait une forte corpulence, peut-être une barbe imposante, des binocles.

- ...Page 54, monsieur, supprimez-moi tous ces adverbes parasites ! *Terriblement, sérieusement véritablement...* Mon Dieu, quel bavardage ! Vous faites des pages, ni plus ni moins. Je vais devoir donner votre manuscrit au correcteur, mais ça va me coûter mille cinq cents francs... Vous pouvez dégraisser tout ça ? Bon, prenons rendez-vous pour la semaine prochaine. Je suis crevé après des séances paillardes !

L'auteur sortit du bureau, la tête dans les épaules. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années au visage sympathique. Il adressa un sourire complice au Poulpe, du genre «qu'est-ce que j'ai pris encore cette fois ! » Gaby Pool renonça à interroger le plumitif sur son travail d'auteur. Ce n'était ni le lieu, ni le moment, et puis surtout, il s'en foutait, de R. Salvy.

Il se leva et vint frapper à la cloison de verre. Emile Acar rangeait ses affaires. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au profil aristocratique, très mince, qui ne portait ni barbe ni binocles. Il regarda son visiteur avec étonnement, tout en continuant de ranger ses dossiers. Puis son étonnement vira à la stupéfaction. Une sorte de joie puérile anima soudain sa personne.

- Gabriel ! Ça par exemple ! Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

Le Poulpe reconnut alors celui qui avait été son prof de lettres à la fac. C'était l'année où il avait tout laissé tomber. Mais il se souvenait parfaitement de Serge Briard, un nanar hyper passionnant, qui avait tout lu, et qui après les cours allait boire des pots avec ses élèves.

-Vous... ici ?

- Ne viens pas me dire que tu es venu m'apporter un manuscrit de cul !

- Non, non, ce n'est pas du tout ça. On va boire un coup ?

- Et comment ! Laisse-moi le temps de fermer la boutique. On a ajouté trois verrous. Si tu savais ce qui nous est arrivé, la semaine passée...

8

Gabriel et Serge Briard n'échangèrent que quelques phrases anodines, histoire de masquer leur émotion. Ils marchaient côte à côte sur le trottoir. Tous deux se revoyaient dix ans auparavant. Briard avait pris quelques cheveux gris, Gabriel, un peu d'embonpoint. Autant dire que, dans cet interlude de retrouvailles, la gravité des mots n'avait pas encore sa place. Les questions devaient certainement leur brûler les lèvres.

À la hauteur du bar Au Milieu, ils s'arrêtèrent.

- C'est bien, ici, dit Briard.

- Oui, je sais, répondit Gabriel. -Ah bon...

L'ancien prof de fac laissa passer son grand gaillard d'élève tout en se demandant ce qu'il était venu chercher chez Eva Love, et pourquoi il connaissait ce bar.

Corona en main, ils trinquèrent gravement.

- J'habite dans la rue, dit Gabriel. À l'hôtel, depuis hier, mais c'est provisoire, je suis de passage.

Ça y est, c'était dit. La glace venait de se rompre.

- Bartolomey m'a parlé d'un certain Gaby Pool, journaliste, qui voulait faire un papier sur R. Salvy ; c'est toi, n'est-ce pas ?

Le Poulpe savoura la douce amertume de cette bière mexicaine, et demanda à son tour :

- Et Emile Acar ? C'est toi ?

Ils trinquèrent à nouveau, libérés de leurs secrets. Vidèrent leur verre, puis en commandèrent un autre.

- On vit une époque où on est obligé de changer de blaze si on veut

avoir la paix.

- Tu crois que c'est un problème d'époque ?
- Non, tu as raison, concéda Briard.

Ils restèrent un moment sans parler. Le patron venait de remettre un disque, Bill Evans.

- Je sais à quoi tu penses, dit Briard.
- Ah bon ?

Gabriel ne pensait à rien pourtant. Il avait l'impression de vivre un moment à part, entre parenthèses. Passé et présent mélangés, ça donnait un sol lunaire ; son horloge intérieure s'était arrêtée.

- Tu dois te demander pourquoi je suis devenu Emile Acar, directeur de collection d'une boîte qui publie du cul, alors que j'avais ma chaire bien chauffée à Jussieu.

- Besoin de changer de vie.
- Mais pourquoi est-ce que j'écris des romans de cul, hein, c'est ça, la question. Pourquoi ?

Il n'avait pas changé, le père Briard, passionné, furieux contre lui-même, distant et pathétique.

- Ne me dis pas le contraire, Gabriel, tu es là pour ça. Tu n'es pas le premier journaliste à venir chez Eva Love pour percer le mystère. Pourquoi ? Parce qu'un soupçon pèse sur les pornographes ! Tu as de la chance, d'habitude, les journalistes, je les mets à la porte. En même temps, c'est un sujet qui me démange. Seulement j'ai peur que mes propos soient déformés. Les journalistes, champions pour déformer !

Il commanda la troisième tournée de Co-rona. Elle se laissait boire, la mexicaine. Gabriel reconnaissait celui qui, dix ans plus tôt, vitupérait contre l'Éducation nationale, la société en général, les horaires, les comptes à rendre, les cons qui naissaient par milliers.

Ce n'était pas le moment de l'interrompre, et puis, comme toujours avec Briard, c'était passionnant. Gabriel aurait aimé que Gérard et les autres du Pied de Porc soient là, pour écouter.

- Que dit la rumeur publique, Gabriel ? Ce n'est pas sain d'écrire ce genre de livres. C'est signe qu'il y a un malaise chez le bonhomme qui s'adonne à ce type de littérature, au lieu, disons, de pondre des Harlequins, ou des his toires horribles, bien sanglantes, avec sublimation de la violence !

Les gens autour commençaient à se retourner. Le patron,

visiblement habitué à la voix timbrée et cinglante de Briard, riait sous cape. Il changea de disque et monta le volume, Charlie Parker. Gabriel se rapprocha pour éviter que son ami ne monte encore le ton.

- Le sang peut couler à flots, c'est admis, ça passe comme une lettre à la poste, mais le sperme, non ! Chacun sa viande, j'aime la mienne vivante, et pas saignante. Ne me regarde pas avec ces yeux, Gabriel ! J'ai quitté la fac, parce que j'en avais marre, MARRE ! Marre d'enculer les mouches en décortiquant le monologue d'Ulysse, marre d'arriver tous les jours à neuf heures et de dire devant une classe d'endormis : «Voilà comment est né le surréalisme ! » Des tiroirs, des étiquettes, des recettes, du bla bla !

Gabriel hochait régulièrement la tête. Il se roulait ses cigarettes, calmement, lentement, comme il y a dix ans, quand il se tenait près du radiateur, au fond de l'amphi. Briard, une vraie fusée. Quand il est parti, rien ne peut l'arrêter.

- Une fois que la mayonnaise commençait à prendre, que j'avais enfin l'impression qu'on m'écoutait, dring ! c'était la fin du cours. J'ai horreur de me faire couper le sifflet par un horaire ! Maintenant, je fais ce qui me plaît, tu comprends ça, Gabriel ? À présent, je me bats contre ceux qui vitupèrent le noble métier de pornographe. Souvent on me demande «mais pourquoi n'écris-tu pas de vrais romans ? Pourquoi des bouquins de cul ?» Et vois-tu, ce qui m'émerveille, c'est qu'on puisse poser ce genre de questions. Réponds-moi, Gabriel, pourquoi serait-il condamnable de coucher sur le papier ce que tout un chacun a dans la tête ? Attention, je ne parle pas des légumes vivants, mais des gens normaux, qui n'ont pas mis leur sexe au mont-de-piété !

Gabriel le rassura en hochant la tête de façon convaincue. Il était fasciné par la verve de son ancien prof.

- Car enfin, si on les achète, ces livres, c'est qu'il y a des gens qui ont envie de les lire !

- Vous sortez quatre titres par mois, tirés à quinze mille, c'est ça ?

- C'est ça, bien renseigné, fils. Ça fait soixante mille.

Gabriel pensa à Gérard ; comme il disait, soixante mille, ça fait

beaucoup !

- Tu veux vraiment faire un papier sur R. Salvy ? Entre nous, ses bouquins ne valent pas un clou. Je suis obligé de lui tirer les oreilles à chaque séance de travail. Il écrit ses romans en dix jours en écoutant la radio. Pourquoi ? Pour le fric ! Parce que ce qu'il écrit sous son vrai nom ne lui rapporte rien. Alors monsieur fait dans le porno pour mettre du beurre dans ses épinards. De toute façon, ce n'est pas du tout sûr qu'il accepte de répondre à tes questions. Il aurait trop peur que ça nuise à sa carrière. Je continue de travailler avec lui parce qu'il est sympa, peut-être un peu maso, mais en tout cas, il fait les corrections que je lui demande de faire... Ce qui est sûr, Gabriel, si tu veux faire un bon papier sur les auteurs érotiques, c'est qu'il faut s'adresser à moi. Après tout, on se connaît depuis longtemps, je n'aurai pas l'impression de parler à n'importe qui.

Briard tendait son verre pour trinquer. Ding !

- Tu as pris un hôtel rue Moret dans l'espoir d'alpagner les pornographes d'Eva Love ?

Gabriel sourit.

- Non, ce n'est pas exactement ça...

- Tu travailles pour quel canard ? Un truc sérieux, j'espère ?

Gabriel termina de rouler sa cigarette. Il marqua une hésitation avant de répondre :

- Serge, tu m'as parlé franchement, à mon tour de le faire. Mais tu vas être déçu...

- Tu fais dans la presse à sensation ? Tu bosses pour la télé ?

- Ni l'un ni l'autre, répondit le Poulpe. Je ne suis pas journaliste. Gaby Pool, c'est bidon. R. Salvy ne m'intéresse pas. Ta littérature encore moins.

Briard fronça les sourcils.

- C'est quoi, qui t'intéresse ?

- Sophie Carier.

Briard le fixa un instant, sans comprendre.

- T'es pas journaliste, t'es pas flic, bref, t'es pas con. Alors ? C'est pour Sophie Carier que tu es venu habiter rue Moret ? Pourquoi Gabriel, pourquoi ?

- J'en sais rien. Ou si, je sais, pour rien.

- C'est tout ce qui t'intéresse chez Eva Love ?

- Oui, Serge, excuse-moi.
Briard regarda son verre vide. La mousse avait laissé des traces.
- Il n'y a pas d'autres raisons ?
- Si. J'étais en train de lire *Eva* de JH Chase. C'est con, non ?
- Non, Gabriel. Rien n'est con quand on y croit.
- Alors ?
- Je suis avec toi.
- Pourquoi ?
- Parce que c'est comme ça. T'es libre de venir fouiller dans les dossiers d'Eva Love. J'en prends la responsabilité.
- Tu la connaissais bien ?
- Il y a un truc de bien dans ce qu'a écrit le journaliste du *Parisien* : «Une secrétaire ni laide ni jolie». C'était exactement ça. Je m'étonne même qu'il lui soit arrivé un truc pareil. Je la connaissais à peine cependant, j'arrivais à dix-huit heures, elle partait, toujours le sourire. Ça cache forcément quelque chose, un sourire continu. Non ?
- Et les seringues ?
- Quand j'oubliais d'éclairer la cage d'escalier, il m'arrivait fréquemment d'écraser une de ces bestioles. Mais depuis cette histoire, plus de seringues par terre. Maintenant que j'y pense, je trouve ça curieux.
- Elle se shootait ?
- Je ne veux pas mettre ma main à couper, j'en ai trop besoin, mais, sincèrement, je ne crois pas. Non. Un non catégorique.
- Bon...
- Fabrice, le jeune type qui est à l'emballage, la connaissait bien, je crois. C'est un pote. Peut-être te dira-t-il quelque chose.
- Je l'ai rencontré aujourd'hui... Il a paru assez fuyant.
- Normal. Il a la haine des flics et des... journalistes. Tu peux passer demain matin vers dix heures, je vais le prévenir.
- Onze heures, je préfère. Je dois poser une moquette à neuf heures.
- Où ça ?
- À mon hôtel.
- Tu rigoles ?
- Si je te disais que non ?
- Eh bien je te croirais.

Comme convenu, le lendemain, Gabriel se transforma en directeur de chantier et permit ainsi la pose quasi parfaite de la moquette du coin restaurant. Mustapha examina, satisfait, l'étendue bleue qui

respectait l'irrégularité des plinthes.

Aidé par de gros bras, Gabriel remit les tables en place. Il se recula afin d'admirer l'œuvre commune. Toutefois, il eut le sentiment que le ton grisâtre du plafond jouait un air de rabat-joie.

- Je propose une couche de jaune citron, là-haut. En laque brillante, comme le soleil de Tunis.

Mustapha réfléchit gravement, comme si le Poulpe venait de lui conseiller de tomber les cloisons et de transformer son hôtel-restaurant en palais omnisports. Gabriel aurait probablement fait un excellent quincaillier, tout comme

tonton Emile, car il ajouta avec une fausse indifférence :

- C'est vous qui voyez. Ce qui est sûr, c'est que ce plafond gris gâche un peu l'effet de cette belle moquette bleue.

Mustapha leva les yeux et opina du chef, convaincu malgré lui par cette évidence. Au comptoir, la rumeur s'était tue. Chacun respectait le dilemme auquel le patron semblait en proie. Le Poulpe se racla la gorge, puis, d'une voix flûtée, ajouta, l'air de rien :

- Un petit rafraîchissement, quoi. Comme un ménage de printemps...

Puis il sortit, les mains dans les poches, déclenchant ainsi l'hilarité dans le bistrot.

Il avait rendez-vous avec Fabrice, d'Eva Love. Briard avait appelé ce dernier en lui disant tout le bien qu'il pensait de son ancien élève. Quand le noble pornographe se bougeait, ce n'était jamais sans résultat. Il n'avait pas omis non plus d'affranchir le PDG, Barto-lomey. Lequel avait plutôt été rassuré de savoir qu'aucun vrai journaliste ne s'intéressait à la prose déficiente de R. Salvy.

Le préposé à l'emballage mangeait un sandwich d'une main. De l'autre, il tournait lentement les pages de *VÉquipe*. Il accueillit le Poulpe avec un air entendu.

- Emile Acar euh... Serge... m'a dit que je pouvais vous parler en toute confiance. Je ne vous cache pas que ça me fait plaisir qu'on mette le nez dans cette histoire. Quelqu'un qui ne soit ni flic ni... journaliste. J'aimais beaucoup Sophie, enfin comme ça. Elle n'était pas gâtée par la nature, si vous voyez ce que je veux dire... C'est peut-être pour ça qu'elle avait un cœur d'or, toujours là pour rendre service.

- Ouais... elle voulait qu'on l'aime.

- Elle n'a pas eu une vie facile.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? Son mec la battait ?

- Son mec ? ! À trente ans, elle devait encore être vierge... En même temps, on peut jamais savoir...

Fabrice désigna les présentoirs couverts de livres aux couvertures pimpantes, aguichantes. Des femmes à moitié à poil, avec un petit air de défi...

- C'est marrant de parler de vierges, ici...

- Sophie Carier vous faisait ses confidences ?

- Oui et non. Elle était née à Douai, famille catho. Elle a tout plaqué.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas au juste. Elle ne tenait pas trop à entrer dans les détails. Je crois que son frère est un type à problèmes. Le père l'a foutu dehors un jour, parce qu'il avait volé dans un supermarché.

- Il est où, ce frère ?

- Je n'en sais rien.

L'enthousiasme de Fabrice avait baissé soudain. Le Poulpe sentit qu'il posait les questions trop vite. L'autre se mordait la langue.

- D'après vous, elle avait des soucis, des ennuis... ?

- Qui n'en a pas ?

- Pas de coups de téléphone bizarres, ici ?

- On en a tous les jours, des coups de fil bizarres. Des auteurs qui pleurent pour toucher leur à-valoir, les insultes de ceux qui ne supportent pas que nous existions, les anonymes qui posent des questions farfelues sur nos activités... Sophie essayait de répondre le plus aimablement possible.

- Un crime de maniaque, ça vous paraît crédible ?

- Qu'est-ce que vous entendez par maniaque ?

- Non, rien, c'est absurde.

- Très peu de gens connaissent notre adresse. Nous recevons le courrier par boîte postale.

- La femme de ménage a déclaré qu'elle trouvait régulièrement des seringues dans la cage d'escalier.

- C'est vrai, j'en ai trouvé moi aussi.

- Je me suis laissé dire que, dans le quartier, c'était plutôt l'univers du joint. Vous ne trouvez pas ça étrange ?

- Je ne me suis jamais posé la question.

- Comment s'appelle le frère de Sophie Carier ?

- Je ne sais pas.

Le regard du préposé aux emballages devenait fuyant à mesure que les questions fusaient. Gabriel n'insista pas. Le moment de ferrer était passé. Il envoya cependant une autre ligne.

- Et le père Carier, qu'est-ce qu'il fait ?

- Pharmacien. Pharmacien à Douai. Bartolomey entra et salua le

Poulpe comme
s'il faisait partie désormais de la maison.

- Je peux vous voir un instant ? demanda Gabriel.
- Venez dans mon bureau.

Le PDG ouvrit sa fenêtre et le printemps s'engouffra dans la pièce.

- Ça fait du bien, ce soleil, non ?
- Oui, répondit Bartolomey, préoccupé par tous les dossiers qui encombraient sa table. J'ai pas mal de travail, si vous pouviez être bref...

C'était dit simplement, sans animosité.

- Vous avez peut-être quelque chose de particulier à me dire sur Sophie Carier.

- Malheureusement non. Bonne et gentille secrétaire. J'avoue que cette histoire me dépasse. Qui pouvait lui en vouloir ?

- Vous y croyez, vous, à ce crime de junkie en manque ?
- Pour être franc, oui. Je ne vois pas d'autre hypothèse.
- On a déjà essayé de vous cambrioler ?
- Non... enfin si, une fois, bien qu'on ne puisse pas appeler cela un cambriolage. Il y a plusieurs mois, j'ai trouvé la caisse vide.
- Vous avez une caisse ici ?
- J'ai besoin de liquide pour les coursiers, les fournitures. Certains auteurs viennent acheter des exemplaires.
- Combien y avait-il ?
- Pas beaucoup, à peu près trois mille francs
- Sans effraction ?
- La caisse est là, dans le tiroir du bas. Le vol a eu lieu dans la journée. Je m'absente souvent...
- Sophie était là ?
- Oui, ainsi que Fabrice. Hors de cause tous les deux. Ce n'est pas tant pour l'argent... mais j'ai trouvé ça vraiment inquiétant qu'on puisse s'infiltrer ici. Comme si le voleur connaissait les lieux.

- Vous avez porté plainte ? -Non.
- Vous connaissez le frère de Sophie Carier ?
- Elle avait un frère ?

Le Poulpe se leva et tendit son long bras au bout duquel pendait une main qui lui servait parfois à prendre aimablement congé.

- Je vous remercie.
- Il n'y a pas de quoi.

n'avait pas ouvert le livre. Il se contentait de temps en temps de le sortir de sa poche et de regarder la couverture. La photo était la même mais le format avait changé. Le visage d'une femme, plutôt impénétrable, avec un verre sous le nez, comme si elle cherchait à identifier les parfums du liquide, probablement du vin, quoique, avec le noir et blanc, on ne pouvait pas savoir. Il trouva idiote la façon quasi mystique dont il conservait ce bouquin, un polar, rien de plus, et pourtant il était bien là, flambant neuf, 243 pages au lieu de 262 comme dans l'édition précédente.

Il attendait le train en partance pour Douai. Voilà, c'était aussi simple que ça. La machine était en route, il irait jusqu'au bout de l'histoire. L'horloge l'informa qu'il avait encore quinze bonnes minutes à attendre. Il chercha une cabine téléphonique, en trouva une, et composa le numéro de Cheryl. Il avait peur qu'elle soit encore dans son salon de coiffure.

- C'est Gab...

- Alors l'obsédé, toujours en vadrouille ? -Écoute-moi...

- Non ! Cette fois j'en ai marre ! Je pars, je reviens, je pars, je reviens, t'as mangé une gi rouette quand t'étais môme ?

- Si tu me laissais placer un mot...

- Et pourquoi as-tu laissé tes saloperies de bouquins pornos chez moi ? Tu penses sincèrement que j'ai besoin de ça pour...

- Mais non, écoute-moi !

- Le téléphone, c'est pas mon truc, désolée, mon chou.

Le Poulpe resta comme un âne avec le combiné qui diffusait une musique répétitive. Tûûû tûûû tûûû !

Cheryl pouvait se mettre à bouillir aussi facilement que le lait sur le feu. Il regarda ses mains et renonça à compter les fois où il avait tenu ses petits seins ronds, durs comme des poires. Il resserra la paume, comme pour exacerber ce souvenir puis, frustré, sortit de la cabine.

Train corail, seconde classe. Il ouvrit mécaniquement son roman de Chase, comme il l'aurait fait avec le *Yi King*, et il lut : *«Elle était bien toujours la même, égoïste, indifférente, sans parole ; pas un instant elle n'avait pensé à ma soirée gâchée, elle se moquait bien de ce qui pouvait m'arriver,...* »

Mais il se dut se rendre à l'évidence, Cheryl possédait peu de points communs avec Eva, l'héroïne du roman. L'image de la coiffeuse s'imposa à lui, et il fut submergé par un sentiment d'affection sans bornes. Il savait qu'elle l'attendrait, et que ses gestes auraient toujours cette grâce de l'amour simple. Eva la mystérieuse, c'était autre chose, sa vénalité tirait la cloche du désespoir...

Gabriel avait depuis longtemps renoncé à analyser leur relation. Ça lui paraissait si simple et si compliqué à la fois, que d'instinct, il avait tourné la tête à l'approfondissement de la question. Pourquoi elle et pas une autre ? Il n'aimait pas les citations, mais comme il avait beaucoup lu et que sa mémoire ne présentait aucun symptôme de fuites, une maxime s'imposait souvent à lui, surtout lorsque le plus vieux souci du monde était en cause. L'amour. Cette fois, ce fut une phrase de Courteline : *«L'amour, c'est Vidée qu'on s'en fait Chacun le pratique à sa manière, au prorata des mérites qu'il lui prête et de l'estime dont il l'honore. »*

Le train cahotait parfois, à cause des aiguillages de banlieue. Les HLM se faisaient de plus en plus hauts et étroits à mesure que le train s'éloignait de la capitale. Au loin, sur le rebord d'une minuscule fenêtre nichée dans le ciel, Gabriel aperçut une paire de chaussures qui prenait l'air. À côté, il y avait aussi un torchon de vaisselle qui indiquait le sens du vent. Dans ces tours, des gens s'aimaient peut-être, ou pas. D'aucuns devaient se faire une raison aussi.

Au fur et à mesure que le train s'enfonçait dans la nuit, Gabriel se demandait de quelle façon il allait entrer en contact avec la famille

Carier. Une famille en deuil ne sert pas le Champagne au premier venu.

Retrouvée morte dans le placard à balais, étranglée. Secrétaire, ni laide, ni jolie, aimable, propre sur elle, et qui bossait pour une boîte qui vendait des romans erotiques, dont certains avaient été retirés de la vente. La censure, l'interdit, le mythe. Cela avait-il un lien avec le meurtre ? Le Poulpe avait le sentiment d'être aveuglé par l'image de cette maison d'édition. L'éthique qu'elle véhiculait l'empêchait d'appréhender sereinement le drame.

Il avait voyagé à côté de trois types qui n'avaient pas cessé de dire du mal de Douai. Le trou à rats, petite bourgeoisie planquée derrière les rideaux, l'équipe de foot venait de descendre en troisième série, les boîtes de nuit n'en parlons pas.

Il descendit du train et traversa le hall de la gare. Il était vingt-trois heures trente. Pas un chat dans les rues. Grâce à Pedro, Gabriel avait quelques certificats supplémentaires, avec entêtes, et un Beretta petit modèle qu'il avait enfoui dans une chaussette au fond de son sac.

Il avisa le premier hôtel, l'hôtel de la gare, prit une chambre et ressortit aussitôt. Il avait soif. Il passa devant un bar où des militaires fêtaient un événement quelconque. Dans une rue adjacente, il repéra une enseigne allumée, Tavern. Ça se voulait une réplique de pub anglais, avec de l'acajou et du cuivre. Ici, on

commandait sa conso au comptoir et on la portait soi-même à sa table, comme là-bas, à Birmingham.

Il demanda l'autorisation à un barbu de partager sa table, vu que les autres étaient complètes. Le gars en avait un sérieux coup dans l'aile, et son sens de la convivialité s'en trouvait exacerbé. Devant lui trônait une bouteille de bière, grand format, de la Ch'ti. Le Poulpe bouda la Gueuze qu'il venait d'apporter et accepta de goûter la Ch'ti du barbu.

- Goûte-moi ça, petit !

Gabriel fit claquer sa langue après avoir avalé une gorgée.

- Fameuse ! Elle vient d'où, cette bière ?

- D'ici, mon gars. Moi, c'est Tintin !

- Pierre Lemarchand !

Ding ! Ils trinquèrent. Face à l'ignorance feinte de son comparse, Tintin entreprit de dresser un historique de la bière qu'ils dégustaient.

- De la Ch'ti, tu en as trois sortes : la blonde, l'ambrée comme celle-ci, et la brune. Elle est brassée à Bénifontaine, à l'ancienne. La Ch'ti reste l'une des rares bières non pasteurisées obtenues par infusion. Comme ça tu as le goût du malt, le vrai, et pas du liquide vaisselle à la place de la mousse.

- Et Ch'ti, ça veut dire quoi ? demanda Gabriel, alias Pierre Lemarchand, pour faire plaisir à son hôte.

- Cette bière naturelle et chaleureuse, à l'image des gens du Nord, tire son nom du «parler picard», issu de la grande famille des langues d'oïl.

Pour un gars bourré, il savait encore parler de langues. Le Poulpe alla chercher une autre bouteille et remplit les verres. L'autre l'arrêta, comme offensé.

- Eh là, mon gars ! Comment tu sers ça ?

Il lui fit la démonstration.

- Tu maintiens le verre droit, tu verses pour obtenir dans le fond du verre trois à cinq centimètres de mousse. Tu inclines ensuite ta chope et tu fais glisser doucement la bière en prenant soin, vers la fin, de redresser le verre afin d'obtenir une belle épaisseur de mousse crémeuse qui protège ta bière de l'air. Et voilà !

Le Poulpe avait volontairement joué l'amateur, et l'autre était ravi de faire l'initiateur. 6,4 % d'alcool, plutôt légère en somme, en tout cas au début. Tintin était en train de lui parler de la bière de mars quand un verre fit éclater le miroir à quelques mètres d'eux. Une table se renversa, des cris retentirent.

Deux hommes se battaient, avec les poings, jusqu'au moment où l'un d'eux brisa volontairement une bouteille afin de récupérer le tesson et de le brandir sous la gorge de l'autre. Il fut arrêté à temps par un molosse qui tenta de l'expédier dehors. Mais le type était fort et n'avait aucune envie d'aller prendre l'air. Ce

qu'il voulait, visiblement, c'était faire la fête à son adversaire. D'autres se mêlèrent à la bagarre. Le patron avait déjà décroché son téléphone derrière le comptoir. Ce détail n'échappa pas au Poulpe qui préféra s'éclipser avant l'arrivée de la maison poulaga. Tintin continuait d'évoquer les bienfaits de la bière de mars avec un lyrisme époustouflant. Au milieu du champ de bataille, le poète attrapa un coup de coude dans la mâchoire. Il se tut puis poussa un cri quand un verre brisé vint s'aplatir sur sa main. Le sang se mit à gicler comme un geyser. Rapidement dessaoulé, il se leva et fonça vers la sortie en enroulant son mouchoir autour de ses doigts. Au loin, la silhouette du Poulpe se dessinait. Il l'appela.

Gabriel revint sur ses pas et examina la plaie. Rien de très grave, mais ça pissait rouge et dru.

- Les enfoirés, ma main ! À cause d'eux, la boîte va fermer, c'est sûr !

- Tu connais une pharmacie de garde ?

- C'est pas des endroits que j'ai l'habitude de fréquenter la nuit, si tu vois ce que je veux dire.

Son mouchoir blanc avait viré au pourpre.

- Bon sang, ça pisse ! Vite un toubib, je vais tomber dans les pommes !

- Regarde pas ta main, et suis-moi !

Le Poulpe l'entraîna dans sa course, le soutenant du mieux qu'il pouvait. Direction centre ville. Le miracle sonna trois coups. Au fond de la grand-place clignotait l'enseigne verte d'une pharmacie.

- T'es du coin ou quoi ? demanda Tintin.

- Merde, on est pas dans le désert ! Allez, grouille-toi, bientôt t'auras plus rien dans les veines.

La jeune pharmacienne de garde examina la blessure et alla aussitôt chercher de quoi limiter les dégâts. Elle avait environ vingt-cinq ans et Gabriel se demanda si ce n'était pas sa première expérience de secourisme tant elle y mettait d'ardeur. En quelques minutes elle nettoya l'entaille et banda la main avec un de ces nouveaux pansements qui referment les plaies, histoire de faire concurrence aux traditionnels points de suture.

- J'espère que ça suffira.

- Sinon ? demanda Tintin, d'une voix mal assurée.

- Il serait plus prudent d'aller à l'hôpital.

Elle planta ses yeux clairs dans les siens, du genre broussailleux.

- Vous... vous buvez ?
- Eh là ! C'est un crime ?
 - Non, mais parfois la cicatrisation est plus lente.

Gabriel admirait la silhouette de la pharmacienne. Les seins pointaient sous la blouse blanche. À peu près de la même taille que ceux de Cheryl... Tintin le secoua.

- J'connais un rade encore ouvert, c'est moi qu'invite.

Le rade en question était à deux pas, coincé entre une fabrique de chaussures et un terrain en cours d'aménagement. Tintin allait pousser la porte quand le Poulpe l'arrêta.

- Je te rejoins, j'ai un truc à faire.

- Eh, tu vas pas te débiter comme ça. J'te dois un coup, et même plusieurs !

- J'en connais une qui s'ennuie dans sa pharmacie. Je vais y faire un brin de causette.

Le visage de Tintin s'éclaira.

- Ah je vois ! Monsieur est du genre plus vite ce sera fait plus vite ce sera emballé !

- Je n'en ai pas pour des heures.

Le Poulpe était déjà au coin de la rue et l'autre se marrait toujours. La drague, lui, c'était pas son truc, il préférait la bière. Et la bière ne l'avait jamais trompé une seule fois !

Gabriel retrouva le sourire accueillant de la pharmacienne.

- Vous avez oublié quelque chose ?

- Non, je voulais juste vous parler.

La fille perdit son sourire illico. Se faire draguer la nuit, dans une pharmacie, visiblement, ça l'indisposait. Mais Gabriel se présenta pour l'heure comme le co-rédacteur en chef du journal *Macadam*, Pierre Lemarchand, et appuya ses dires en brandissant une carte de presse. Les lèvres de la jolie pharmacienne s'écartèrent à nouveau, et ses paupières gentiment fardées

se mirent à papillonner. Son premier réflexe fut de décliner son nom.

- Pascale Léger, je suis stagiaire.

- Je prépare un dossier spécial sur les villes du Nord, en collaboration avec *France 3*. Il est même possible qu'Arte s'associe au projet. Enfin, tout dépendra de ma première enquête à Douai...

Il avait pris sa voix douceâtre des grands jours, assurée, sans être pédante.

- J'ai particulièrement apprécié la façon dont vous nous avez reçus. Sans vous, le gars serait peut-être en train de mourir.

Elle haussa les épaules, du genre, pensez-vous, pas pour une coupure à la main.

- Si, si... Et je me suis dit que je pourrais peut-être commencer mon enquête par vous. À moins que cela vous dérange...

- Mais non, pas du tout !
- Vous êtes stagiaire, me disiez-vous ? Mais est-ce légal de laisser une stagiaire, aussi compétente soit-elle, toute seule, qui plus est la nuit.
- Le mari de la fille qui travaille normalement avec moi a eu un accident de voiture, assez grave, en début de soirée... Mais dès demain, nous serons deux. Je travaille trois nuits par semaine, jusqu'en juillet. L'année prochaine, je retourne à Lille pour finir ma dernière année de pharma.
- Vous êtes de Douai ?
- Oui, mon père tient le magasin d'alcool, derrière l'hôtel de ville.
- Il vend de la Ch'ti ?
- Vous connaissez ?
- Bien sûr. Je suis client potentiel, vous lui direz.

Elle éclata de rire. Quand la porte s'ouvrit, elle recouvra une attitude plus austère. Deux types, bien propres sur eux, s'avancèrent devant le comptoir. Ils jetèrent un coup d'œil rapide à Gabriel. Lequel fit mine de s'intéresser aux biberons et tétines en tous genres qui pullulaient dans un coin, à côté d'un étalage de produits homéopathiques, antigrippaux. Le plus petit des deux demanda d'une voix naturelle un paquet de seringues, paya, puis sortit, suivi de son pote qui mesurait trois têtes de plus.

- Vous en avez beaucoup, des comme ça ? -Ça dépend...
- Et votre patron, comment s'appelle-t-il ?
- Monsieur Carier, Pierre Carier.

Le Poulpe tenta de dissimuler son trouble. Il n'en revenait pas. Pile dans le mille, et ça faisait à peine plus de trois heures qu'il avait débarqué à Douai. C'était tellement subit qu'il avait du mal à organiser ses idées.

- Et... après vos études, vous comptez revenir ici ?

Pascale Léger leva les yeux au plafond.

- Ah ça, sûrement pas ! Je ne m'entends pas du tout avec... Carier.

- Ah bon ? Et pourquoi ? demanda-t-il d'une voix blanche.

Elle soupira pour commencer. A priori, c'était une longue histoire.

- C'est un con.

Gabriel trouva le raccourci amusant et péremptoire.

- Et encore, je suis gentille.

Elle baissa la voix, soudain.

- Extrême droite, vous voyez ce que je veux dire ? Je l'ai vu

refuser de servir des clients parce qu'ils étaient mats de peau. Les SDF qui vendent votre canard, eh bien il n'en veut pas non plus. La liste est longue. C'est un vrai fumier. Mais un jour ou l'autre, ça lui retombera dessus.

- Qu'est-ce que vous entendez par «la liste est longue » ?

Elle balaya le magasin du regard.

- Je ne suis même pas sûre qu'il n'y ait pas des micros.

- Caméras ?

- Oui, toujours, dans une pharmacie.

- Il visionne les bandes ?

-Çalui arrive...

- Bon, alors je crois que je suis suffisamment resté pour ce soir, vous ne croyez pas ?

- S'il me fait une remarque, je dirai que vous êtes mon petit ami !

- Bonne idée !

Le Poulpe lui laissa la carte de son hôtel.

- On reparle de tout ça demain ?

- O.K., *Macadam*.

- Lemarchand.

- Lemarchand de *Macadam*.

Tintin ne l'avait pas attendu pour boire. Gabriel avait soif. Il était encore abasourdi par la rapidité avec laquelle les pièces de son puzzle avaient trouvé leur place.

- Alors, Don Juan ?

- Rencard demain, dans ma piaule d'hôtel !

- Tu crèches à l'hôtel ?

- Je suis journaliste, *Macadam journal*.

- Et moi je tiens une boutique de bouquins, tous genres confondus, romans roses, BD, SF, magazines, et même pornos !

- Il y a encore des maisons qui en publient ?

- De moins en moins. La seule qui résiste bien, c'est Eva Love.

- Ils sont implantés où ?

- À Paname ! La secrétaire était de Douai, entre parenthèses. La pauvre a été retrouvée étranglée...

- Une époque de dingues. -Allez, santé ! *Macadam*...

- Lemarchand.

- Lemarchand de *Macadam* ! Puis il savoura sa Ch'ti, pensif.

Le Poulpe avait passé sa soirée à pisser.

Au réveil, il se leva et s'éclata le front contre la porte des toilettes. Il ouvrit une paupière, difficilement, afin de viser le trône et d'y prendre place. Il avait la casquette, sérieux.

Dans le bac de douche il se cambra sous l'assaut du jet d'eau tiédasse. Voilà, il ne lui restait plus qu'à chanter pendant qu'il faisait mousser la savonnette. Il se demanda dans quel état était Tintin ; difficilement pire. Ils avaient écluse jusqu'à la fermeture du troquet, trois heures. Comment avait-il regagné son hôtel ? Personne ne le savait, à part son inconscient. Son pantalon était soigneusement plié sur le dossier de la chaise, à côté du radiateur qui réclamait sa purge de jour comme de nuit, et ses chaussettes dormaient dans ses chaussures. Les habitudes... pensa-t-il, en achevant de s'habiller.

Un grand noir et trois tartines, dans la salle qui servait de restaurant à midi, qui sentait le tabac, avec un aspirateur en guise de juke-box. Gabriel n'était pas une mauviète, sa carcasse était tout-terrain. Après la seconde tasse, il se sentit tout à fait bien, ou presque. Fallait quand même pas trop en demander. Il colla le nez contre la vitre. Merde, dit-il. Il était bel et bien face à la gare. Et le printemps à Douai était en retard. Il prit un annuaire et pointa

l'adresse d'un hôtel Altea, rue de la Gerbe, qui d'après le plan se trouvait à moins de vingt mètres de la place de Stalingrad, autant dire de la pharmacie du sieur Carier. Il demanda à la réception de bien vouloir transmettre sa nouvelle adresse à une jeune fille mignonne comme tout qui allait probablement venir demander après lui.

Il avait envie de se la couler douce dans un hôtel chic, bien propre. Il n'osait pas franchement se l'avouer, mais l'idée de recevoir Pascale Léger dans une chambre qui sentait le vieux, avec des vitres qui tremblaient chaque fois qu'un train passait, ne correspondait pas à son tempérament de romantique renfermé. En réalité, il était hanté par le souvenir du corps gracile de la pharmacienne, sa blouse blanche, ses seins durs, pointus... Rien que

Ça..

A peine avait-il intégré la chambre 254 de l'Altea, qu'on avait aménagé dans les fondements d'une splendide demeure du XVIII^{ème}, que le téléphone sonna. «C'est la réception, une jeune femme vous demande.

- Très bien faites-la monter. » Aussi simple que ça.
- C'est moi, dit-elle en entrant.

Le Poulpe referma la porte. La jolie pharmacienne sentait bon. Gabriel attaqua d'entrée, de peur de se laisser avoir par de troubles sentiments.

- J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit hier soir. Parallèlement à une étude sur les quartiers défavorisés de Douai, je verrais bien une offensive directe, bien menée s'entend, sur Carier. Il entre parfaitement dans la catégorie du catho de droite

et même pire que ça, qui refoule les exclus à coups de pied.

- Qui vous a dit qu'il était catho ?

- Personne. Simple déduction.

- Bravo. Mais qu'entendez-vous par offensive ?

- Un petit papier dans la presse, par exemple, sur son comportement, ses convictions religieuses et ce qu'il en fait... tout ça à travers des témoignages. Bien entendu, je ressemblerai l'anonymat de mes informateurs, à commencer par le vôtre...

Pascale Léger jubilait.

- C'est une super idée. On va le mettre minable, le père Carier ! Pas besoin d'aller glaner des infos, j'ai tout ce qu'il vous faut.

Gabriel resta calme, surtout pas d'affolement. Pas de faux pas, la même Pascale semblait avoir un sacré caractère, alors pas question de la décevoir.

- Dites-moi, j'ai consulté un *Macadam* que j'avais à la maison. Je n'ai pas vu votre nom dans l'ours. C'est bien Pierre Lemarchand ?

Le Poulpe respira un grand coup. Il n'allait quand même pas se faire coincer comme ça.

- Il est où, ton portable ? Un journaliste, ça écrit, non ?

Ouh là là ! Maintenant le tutoiement. Manquait plus qu'elle se dessape et qu'elle lui dise «viens faire voir ce que tu sais faire». Le Poulpe la joua énigmatique, genre cause toujours ma poulette, mes trucs c'est pas d'ton âge.

- Bon, je vais t'expliquer, assieds-toi.

La fille s'exécuta. Ses yeux étaient verts, brillants, elle avait du chien, quoi. Gabriel resta debout. Faut toujours rester debout dans ces cas-là.

- Primo, s'il n'y a pas mon nom dans l'ours de *Macadam*, c'est pour deux raisons. Je suis pigiste indépendant, donc pas attaché au journal. Je collabore avec eux quand j'ai envie. Ensuite, pour diverses raisons, je ne signe jamais mes articles de mon vrai nom.

- Mais pourquoi ?

- T'as déjà entendu parler du Groupe Désarmé d'Action Pacifiste ?

Elle faisait moins la fière. Du lard ou du cochon ? Avec ses salades, Gabriel la menait en bateau comme un seigneur. Il continua, histoire de ne pas faire baisser la tension.

- Il y a eu une époque où j'ai été militant, mais vraiment, si tu vois ce que je veux dire...

Lettres d'insultes, j'ai même entarté des célébrités. Bon, je me suis calmé, du moins en apparence. Mais ce qui est sûr, c'est que certains aimeraient bien avoir ma peau, des gens bien

placés aujourd'hui, de droite. Alors tu comprendras aisément que je ne puisse pas signer naïvement mes papiers.

Elle était sur le cul, la jolie pharmacienne.

- Ouah ! C'est balèze, ton truc. T'es une sorte d'anar qui la joue top secret ?

- Y'a un peu de ça, oui. Mais tu le gardes pour toi. J'ai déjà trop parlé.

Le Poulpe se demandait comment il faisait pour ne pas éclater de rire. Il s'épatait lui-même. Sa verve le confondait, F extasiait, bref, il se trouvait franchement pas mal pour l'heure. L'expression de la jolie pharmacienne ne démentait pas ses pensées. Oui, c'était bien Jane qui restait baba devant Tarzan. Fascinée devant ce qu'elle avait cru d'abord être un chariot et qui s'avérait être aux antipodes, oui, un mec qui ne la ramenait pas mais qui avait drôlement œuvré. Dans sa jolie petite tête, elle enregistra toutefois le nom, le Groupe Désar-mé d'Action Pacifiste. Puis sa frimousse se crispa, ses yeux passèrent du vert au gris.

- C'est à cause de lui que Didier est dans la merde.

- Qui c'est, Didier ?

- Son fils. Le frère de Sophie... qui est morte maintenant.

Le Poulpe joua la surprise. -Morte !?

- Étranglée dans son bureau. Elle était secrétaire. La police a dit que c'était un crime de junkie. T'es pas au courant, toi qui viens de Paris?

Gabriel hésita, pesa le pour et le contre, puis finalement se décida.

- Non... Elle était secrétaire où ?

- Je ne sais pas, dans une boîte d'édition, je crois. Moi, j'aimais bien Didier. On a fait toute notre scolarité ensemble. Ça fait bien trois mois que je ne l'ai pas vu. Il était interdit de séjour chez ses vieux. Tout ça parce qu'il avait été surpris un jour en train de voler dans un supermarché. Le père Carier n'a rien voulu savoir, hop, dehors. Didier n'avait pas un sou... qu'est-ce qu'on fait quand on n'a ni famille ni flèche ? Heureusement il y avait Sophie. Mais maintenant, Dieu sait où il est...

- Sa sœur l'aidait ?

- Et comment ! Une vraie crème, cette nana ! Ils s'adoraient, tous les deux. D'ailleurs elle a fichu le camp de chez elle quand Didier s'est retrouvé à la rue. Elle est partie à Paris, le rejoindre... et l'aider. Fallait l'entendre quand il parlait de sa sœur, Didier. Fallait pas que

quelqu'un s'amuse à y toucher, à sa Sophie, une sainte que c'était pour lui !

- Merde, quelle histoire !

- C'est un fumier, ce type ! Je n'ose même pas imaginer ce qu'il mérite. Et sa femme, Carole Carier, complètement à la masse, sous tranquillisants. La messe tous les dimanches,

maquillée, pomponnée et tout. De la graine de merde, Pierre !

Voilà qu'elle l'appelait par son petit nom maintenant. Elle était sérieusement en rogne, les merdes, comme elle disait, remontaient à la surface de sa conscience.

- Enfin bon, Didier et Sophie, c'est une autre histoire. Maintenant il s'agit de faire craquer ce vieux con.

Le Poulpe était assez impressionné. Le côté jeune fille rangée, pharmacienne, immaculée dans sa blouse, lavée avec Ariel, tout ça c'était du frou-frou. À l'intérieur, c'était le volcan, la hargne, une sagacité affûtée qui ne demandait qu'à trancher, inciser le mal à sa racine.

- Je vais passer à la pharmacie me faire une idée du personnage. Je vais la jouer clodo, on verra bien s'il me donne la pièce.

- Tu me tiendras au courant ?

Elle avait peur de rester en rade, la jolie pharmacienne. Le Poulpe faisait un effort surhumain pour ignorer le corps attirant qui avait tendance à se prélasser sur le couvre-lit 100 % synthétique. Il descendit à la réception et revint avec deux cafés. Pascale Léger avait coincé un oreiller entre son dos et le mur, et elle lisait, petites lunettes rondes au bout du museau. Ça lui donnait un petit côté institutrice corrigeant ses copies.

- Qu'est-ce que tu lis ?

- Un truc super.

- Mais encore.

- *Eva* de JH Chase. Un vrai bouquin-cacahuète.

- Quoi ?

- Ben oui ! Quand tu commences, t'as du mal à t'arrêter.

C'était comme si une nouvelle casserole de symboles venait de s'abattre sur le crâne de Gabriel. *Eva* ! C'était presque trop. Dans un scénario de téléfilm, on aurait crié à la non crédibilité des séquences. Il n'y pouvait rien, ce n'était tout de même pas sa faute si Pascale Léger ne lisait pas le nouveau *Bescherelle* sur l'art de conjuguer.

- Qu'est-ce qu'il y a ? T'aimes pas les polars ?

- Tu veux un sucre ou deux ?

- Zéro.

Les coïncidences commençaient à faire un sacré ramdam dans

la tête du Poulpe. Mais l'important, c'était de faire comme si de rien n'était. Après avoir bu son café, la jolie pharmacienne déclara qu'il fallait qu'elle y aille. Se sentait-elle, elle aussi, troublée par l'atmosphère sèche et confinée de la chambre ? Son instinct de jeunette ne lui disait-il pas «sauve-toi mignonne avant que le gars Pierre Lemar-chand décide de vérifier les ressorts du lit» ? Elle laissa son téléphone chez papa. Visiblement elle n'avait pas de maman, ou bien celle-ci était trop insignifiante pour qu'elle daigne y

faire allusion. Gabriel respira quand il fut seul. Il aurait volontiers vidé une chope de Ch'ti. Mais il avait mieux à faire.

Il trouva au fond de son sac le nécessaire pour s'habiller façon t'aurais pas un franc ou deux. La fille de la réception, pas mal non plus, faillit avaler son Hollywood mentholé quand elle vit passer l'épouvantail. Le Poulpe la rassura avec un clin d'œil.

- C'est pour passer inaperçu où je vais.
- Et vous allez où ?
- Réponse dans le prochain épisode !

Elle se marra, ça la changeait des types qui descendaient en costard avec une mallette brodée à leurs initiales.

Dans la pharmacie régnait toujours cette odeur de médicaments ; ce qui du reste n'avait rien d'étonnant, à part que, dans ces conditions, fallait être rudement costaud pour ne pas tomber malade.

Le Poulpe vit son reflet dans la glace et recula, effrayé. Ses cheveux plaqués en avant lui donnaient l'air d'un idiot de village, en plus pauvre. Il n'avait pas jugé bon de mettre des chaussures et le carrelage glacé de l'officine allait très certainement provoquer en lui une réaction de type broncho machin et des humidités dans les naseaux. Il avait pris soin en outre de marcher dans quelques flaques d'eau, et l'empreinte de ses palmes s'imprima sur les

dalles blanches. Une chose était claire : ici, ça faisait désordre.

C'est alors qu'apparut celui qu'il identifia comme étant Jean Carier, le boss, qui blague à part l'était, bossu. Ses yeux, de vrais essaims de mitraillettes, visèrent la gadoue autour des pieds nus de Gabriel. Sa bouche prit le mauvais virage, une moue de dédain, de dégoût. Il aurait fallu avoir un microscope pour espérer trouver ne serait-ce qu'une once d'humanité dans ce faciès congestionné par la stupeur. Le Poulpe ne se démontra pas et demanda d'une voix hachée, bégayante, colorée par tous les malheurs du monde, la permission d'acheter un anxiolytique. Il avait parlé dans sa barbe et lui-même n'avait pas compris un piètre mot de ce qu'il disait. L'autre porta des yeux ronds sur lui, comme des boulets de canon. Gabriel prit la voix de Desproges

imitant son père atteint d'un cancer de la gorge.

- Du Valium, un truc qui diminue les troubles liés à une anxiété trop forte... ahhhhrrrr... avec des propriétés anticonvulsivantes et myo relaxantes... ahhhhrrrr.

Fallait un sacré métier pour chasser la crise de rire qui cognait au guichet. Mais l'autre n'avait d'yeux que pour son carrelage sali.

- Regardez ce que vous avez fait. Je vais appeler la police. Ordure !

- Je vous en prie, du Valium !

- Sors d'ici, déchet. Allez, allez... du vent !

Le Poulpe se prit un coup de pied bien placé dans les fesses et se laissa tomber en mimant la douleur.

- Va crever ailleurs ! Tu mériterais un coup de fusil ! Allez, chien, aousté, dehors !

Le Poulpe se releva et sortit, la queue entre les jambes.

- La prochaine fois, c'est la police que j'ap pelle !

Gabriel, qui était toujours momentanément sujet au cancer de la gorge, émit un gargouillement que même un orthophoniste aurait eu du mal à décrypter. Voyelles et consonnes se mélangeaient comme pastis et château la pompe dans un verre de 51.

- Vous n'avez pas le droit...

- Casse-toi, débris !

Gabriel lui laissa le dernier mot et rentra à son hôtel. Putain, qu'est-ce que j'ai pris ! Les gens se retournaient sur son passage. Il est rare de voir un épouvantail se marrer tout seul et danser la carmagnole sur le macadam banalisé à l'intention des bipèdes civilisés. Et ce qu'il redoutait le plus arriva ; il éternua, atchoum comme on dit. La fille à la réception l'accueillit avec un large sourire, alors qu'il se mouchait avec la manche d'un pardessus troué de partout.

- Vous avez pris froid ?

- C'est fait, merci !

Un bon bain chaud pour commencer, des habits neufs, un coup de peigne, et il commanda un thé-citron. C'était vraiment une journée pas comme les autres. Et puis il se mit à réfléchir.

Il récapitula. C'est tout juste s'il ne prit pas une feuille de papier et un stylo. Il avait flairé les bonnes pistes, certaines s'étaient même invitées toutes seules, le puzzle voyait sa configuration s'affirmer, le printemps patati patata, bref, tout n'allait pas si mal, et pourtant. Quelque chose le laissait insatisfait, l'impression que

le meurtre de Sophie Carier n'intéressait pas beaucoup de monde : c'était arrivé, bon c'est triste, et puis point à la ligne.

Il était à peu près certain que Pascale Léger n'avait pas tout dit. Mais ce n'était pas une môme que l'on pouvait forcer, d'autant qu'elle ignorait qu'il «travaillait» sur le meurtre de Sophie Carier. S'il n'y avait pas eu le pharmacien fou, le Poulpe serait retourné à Paris pour rencontrer Didier Carier, le frère de la défunte. Mais pour l'heure, il avait mieux à faire.

Ce salaud l'avait quand même bien agacé. S'agissait de lui rendre la pareille, mais de façon plus élégante. Il s'installa dans une brasserie moche et rutilante qui faisait l'angle de la place, si bien qu'il pouvait contrôler les entrées et les sorties de la pharmacie. D'après Pascale, les Carier habitaient au-dessus, une belle maison, on pouvait pas dire, avec des rideaux blancs.

Une femme sortit de la bâtisse. Il identifia Carole Carier, qui d'après les descriptions de la jolie pharmacienne stagiaire, ressemblait à la femme d'un homme politique célèbre, mais en plus moche et plus vouûtée. Elle tenait en laisse une sorte de rat poilu qui visiblement préférait déposer ses étrons sur le trottoir plutôt que dans le caniveau. La mère Carier lui parlait en bougeant l'index, genre «si tu fais pas ton caca dans la rigole, attention, pan-pan cul-cul ! Maman te fera plus des bisous sur la bou-bouche !» L'animal s'intéressa à un type sur un banc en train de vider un litron de rouge. Il avait perdu l'usage du rasoir et de la brosse à dents mais ses yeux brillaient d'amour. Un chien qui lui disait bonjour, c'était toujours ça qu'il pourrait inscrire dans son journal intime. Mais la mère Carier réprimanda son Kiki, sans l'aide de son index cette fois, car elle s'en servait pour se boucher le nez. Le Poulpe, de son poste d'observation, imagina aisément la légende : «M'enfin Kiki, t'approche pas, tu vois bien qu'il sent mauvais ! » Visiblement ça plaisait beaucoup au clébard millésimé, cette odeur d'amour dans les yeux du pochetrone. Il manqua de s'étrangler quand sa maîtresse tira sur sa laisse et il

parcourut une bonne dizaine de mètres à contrecœur, à reculons et sur deux pattes. Le Poulpe ne possédait pas une affection démesurée à l'égard des animaux de compagnie, mais cette fois-ci, il se surprit à en plaindre un, et il aurait presque alerté la SPA afin de sauver l'âme d'un yorkshire nommé Carier Junior.

Carier père sortit sur le perron de sa boutique et échangea quelques paroles avec madame, en visant par-dessus son épaule, comme s'il ne pouvait plus regarder en face celle avec qui il allait à la messe paraît-il tous les dimanches et, on se demande avec quelle poésie, il avait conçu deux enfants, Didier et Sophie. Comme Kiki s'impatientait, maman Carier abrégea la

conversation, ce qui parut soulager grandement papa Carier.

Le Poulpe était sur le point de quitter sa place quand il vit un 4X4 s'arrêter devant la pharmacie, deux hommes au crâne rasé en sortir et entrer dans l'officine. Ça dura bien dix minutes. Puis Carier les reconduisit jusqu'à la porte, chose qu'un pharmacien ne fait jamais. Il était affable, serrait les pognes, opinait du bonnet, et fit même un coucou de la main quand le Nissan démarra.

Comme quoi, un bouledogue pouvait sourire. Il fallait bien avouer que cette scène revêtait quelque chose de singulier.

Le Poulpe quitta la brasserie et fureta dans les rues. Il acheta une casquette de rasta. La couleur allait bien avec sa veste. Il était dix-neuf heures. Ici à Douai, même en mars, les jours tombaient vite. Les passants marchaient vite, emmitouflés. Il entra dans une échoppe de bouquins d'occasion et se promena, feuilleta quelques BD, puis, par un hasard un peu tiré par les cheveux, se retrouva pile en face du rayon des erotiques. Évidemment, les éditions Eva Love affichaient une supériorité numérique. Il prit un livre, signé Alice R., *J'étais devenue Vassistante d'un conférencier pervers*. Il lut quelques passages en ayant l'impression de relire quelque chose de connu, mêmes mots, mêmes situations, mêmes cris rauques de la fille en train de faire la brouette japonaise.

Soudain, une voix derrière lui s'éleva.

- Eh ! C'est pas un salon de lecture, ici !

Le Poulpe se retourna, souriant de toutes ses dents. Tintin manqua tomber de sa chaise.

- Pierre ! J't'avais pas reconnu !

- Tu fermes à quelle heure ?

- Tout de suite. On va boire un verre ? Tintin descendit le rideau de fer d'une

main. Il laissait pendre l'autre qui pour l'heure était caduque, et pensée.

Après quelques Ch'ti, Gabriel alla à la pêche.

- Dis-moi, tu connais la famille Carier ?

- Pas plus que ça. J'ai pas l'impression que eux et moi on pourrait s'entendre.

- J'ai vu Carier discuter avec deux skinheads.

- S'il se contentait de discuter, ça irait...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Tintin le regarda, un peu méfiant quand même.

- Qu'est-ce que tu cherches, au juste ? Ça a un rapport avec ton *Macadam* de journal ?

Le Poulpe tourna sept cent trente-huit fois sa langue dans sa bouche. Il grimaça pour chasser la crampe. Il l'avait bien cherché. À quoi bon mener Tintin en bateau ? Il vida son verre d'un trait, essuya les

moustaches, se racla la gorge, et commença :

- Bon, *Macadam*, c'est du bidon. Je suis autant journaliste que toi, tu es coureur cycliste, tu piges ?

L'autre hocha la bobine, genre «vas-y, continue, je suis toute ouïe».

- Je veux savoir pourquoi on a étranglé Sophie Carier.

Tintin était secoué. Il s'envoya une gorgée, les yeux grands ouverts.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne crois pas un mot à ce qu'a écrit la presse. Meurtre de junkie en manque, ça ne colle pas.

- Et les seringues dans les escaliers ?

- Je vois que tu as lu la presse.

- Évidemment.

- De la mise en scène. J'ai l'intime conviction qu'elles ont été jetées là dans un but bien précis. D'ailleurs, depuis que Sophie Carier est morte, on n'en trouve plus une seule dans les parages. C'est l'univers de la fumette, là-bas, la preuve que tout ça est absurde.

Tintin décolla son pansement et fit la grimace.

- Si ce que tu racontes est vrai, c'est grave. Très grave.

- Je sais aussi qu'elle entretenait des rapports avec son jeune frère, Didier, que le père Carier avait mis à la porte.

- Je l'ai connu à l'époque. Un gentil.

- Pourquoi l'a-t-on étranglée ?

Le Poulpe avait haussé la voix, pour lui-même. Ça devenait une obsession.

- Et pourquoi a-t-on voulu faire passer ça pour un crime de junkie ?

- Pour brouiller les pistes.

-Tu l'as dit.

- Je me trompe peut-être, mais j'ai le sentiment que l'histoire commence ici, à Douai.

- Ouais, y'a toutes les chances pour qu'elle ait commencé ici, en effet.

Ils se turent, burent. Tout ça allait faire des petits.

Le Poulpe avait envie de quelque chose de royal, et d'en faire profiter Tintin. Et puis

surtout, pour parler gravement, il avait besoin de bien manger. Dans sa poche, sa grosse liasse de billets produisait un bruit froissé. Tin-tin lui indiqua le meilleur restaurant de la ville, qui par chance était à deux pas.

C'était plutôt la classe ; la bourgeoisie de province sur son trente-et-un. Le restaurant était fréquenté par les notables, les gens du conseil régional, certains artistes arrivés, et tout de même quelques ploucs, dont le Poulpe et Tintin, qui furent, durant quelques instants, l'objet de tous les regards. Et la moustache poivre-et-sel du maître d'hôtel perdit deux poils quand ils réclamèrent de la bière de garde.

Gabriel repéra tout de suite Jean Carier attablé avec trois autres personnes. Durant tout le repas, le pharmacien tint le regard fixé sur lui, comme s'il était un ovni. Il y avait d'abord eu de l'incrédulité dans ses yeux, puis de la stupeur, et enfin une songeuse perplexité. Il devait se dire, non mais, ce n'est tout de même pas le clodo accro que j'ai viré tantôt ; en même temps, il n'était plus sûr de rien.

Le Poulpe commanda une quatrième bouteille de trois-monts et coupa une fine tranche de brie sur le plateau de fromages qu'on mettait à leur disposition. Durant le repas, tout en discutant avec Tintin, il n'avait pas cessé de soutenir le regard du pharmacien. La différence entre eux, c'était que les yeux de Gabriel semblaient vides. On aurait pu croire que ce qu'il fixait de la sorte était aussi neutre, aussi inintéressant qu'un mur et qu'il ne pensait à rien, sinon au magret de canard divinement accompagné de pommes sarladaises qu'il avait mangé.

Une fois, Tintin se retourna, puis se replongea dans son assiette, l'air renfrogné. Il avait pigé ce qui, depuis le début, indisposait son nouvel ami.

- Qui sont les types avec Carier ? demanda Gabriel.
- Il y a le directeur d'une firme pharmaceutique, très prospère, et un élu local ; quant à l'autre, je ne le connais pas. Pourquoi Carier te fixe-t-il avec des yeux ronds ?
- Je dois lui rappeler quelqu'un, mais qui ?
- ...?
- Je suis allé dans sa pharmacie, déguisé en clodo.
- Je vois.

Tintin s'éclipsa aux toilettes et Gabriel fit signe au maître d'hôtel de rappliquer avec la carte des bières. Lui au moins, il ne mettrait pas ça sur sa note de frais. C'était toujours pareil, ces petites villes de province, une tranquillité trompeuse, tout se jouait à huis clos. Tout le monde se rencontrait, tôt ou tard.

À Paris, il lui était déjà arrivé de croiser une vieille connaissance. Rencontres hasardeuses, au détour d'une rue inconnue. Une fois, rue Sedaine, il était tombé sur Éléonore, une ancienne petite amie comédienne qu'il croyait mariée à un Polynésien. Ils avaient

marqué un temps d'arrêt, tous les deux. Plus tard, elle avait dit, avec un ton plat qui laissait entendre qu'elle avait quitté le théâtre pour la télévision : «*Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour.*» Gabriel n'avait pas trouvé ça spirituel. Une profonde tristesse l'avait gagné. Ils avaient bu un café ensemble, à l'Industrie. Éléonore ne lui avait pas caché que son Polynésien de mari la battait régulièrement...

La carte ne proposait que deux bières locales : la Ch'ti et la Jenlain. Gabriel opta pour la seconde et, à peine eût-il goûté le liquide ambré, que la sensation de mieux digérer son magret de canard se déclencha en lui. D'ailleurs, il avait lu quelque part qu'«une bière bien aromatisée au houblon favorise la digestion».

Il était tellement pris par ses pensées qu'il remarqua à peine que Carier se levait en s'essuyant les lèvres de sa serviette et adressait quelques mots à ses compagnons. Plus précisément, il le vit repousser la table et se frayer un passage, s'avancer enfin vers lui d'une démarche raide. Avec son costard trop serré, sa bosse au niveau de l'épaule ressortait. Ses yeux étaient petits, comme devait l'être son cœur.

- Je ne sais pas qui vous êtes, mais votre numéro de ce matin est inqualifiable.

Le Poulpe vit Tintin qui restait à l'écart, n'osant pas venir reprendre sa place. Gabriel éprouva une sorte de jubilation intérieure.

- Journaliste au *Monde*. Je suis en train de préparer un joli papier sur vous. Il y a de très belles photos de vous en train de shooter dans les côtes d'un pauvre type.

Sans le quitter des yeux, le Poulpe porta son verre de Jenlain à ses lèvres. L'autre dansait presque sur ses jambes, en proie à une colère qu'il maîtrisait mal. Puis il prit le parti de sourire, parce qu'ici, dans ce superbe restaurant, tout le monde souriait.

- Vous voulez combien ?

Instinctivement, il avait porté la main à sa poche. Gabriel le laissa mariner.

- Je ne sais pas encore...

L'autre découvrit des dents blanches qui se marchaient les unes sur les autres. Visiblement, il croyait s'en tirer aussi facilement que ça.

- Votre prix sera le mien.

Gabriel pensa à une scène de western, des tables qui fusent dans l'air, des coups de poing dans les mâchoires, les lustres qui tombent, bref la big fiesta, de quoi se passer les nerfs. Mais il se contint, préférant mettre sa rage au service des mots. Ses lèvres esquissèrent un doux sourire, très doux, ses yeux prirent même la teinte d'un miel à

base de fleurs, tandis qu'une boule de feu en provenance de l'estomac éclata entre ses dents.

- Gardez votre fric de merde, Carrier. Vous avez les mains sales.

Une ombre passa dans les yeux du pharmacien. Le frémissement, au coin de sa lèvre, s'accrut.

-Vous... vous...

- Tire-toi avant que mon poing ne s'écrase sur ta gueule de porc.

Sa pomme d'Adam se paya un aller-retour gratis. Blême, il était, le marchand d'aspirine.

- Très bien... Monsieur...

Appuya-t-il intentionnellement sur le «monsieur» comme le Poulpe en eut l'impression ? Si oui, c'était une menace à peine déguisée.

Il le suivit des yeux tandis qu'il retournait à sa table, d'une démarche plus lourde cette fois.

Gabriel en conclut qu'à partir de maintenant, il était tout simplement en danger dans cette charmante petite ville de Douai. Il rejoignit Tintin à l'entrée et paya directement à la caisse. Dans la rue, il se surprit à se retourner plusieurs fois.

13

Gabriel avait revêtu le peignoir de l'hôtel Altea. Douché, rasé de frais, il savourait le petit déjeuner qu'on venait de lui monter. Il avait consenti à s'offrir une grasse matinée. La nuit n'avait pas été avare en conseils et il avait bien fallu plusieurs heures pour décrypter les dépêches codées d'un sommeil efficient.

Un rêve singulier : Kiki, le chien de mère Carrier, vêtu d'un jogging, avec des Nike aux pattes, se livrait à un combat sans répit avec un bouledogue bossu tiré à quatre épingles, réincarnation canine d'un porc connu sous le nom de Jean Carrier. Kiki boxait sur une musique de rap, *Ta mère ta mère*, le bouledogue nommé Indésirable cherchait les coups bas, mettant son érudition au service des feintes les plus éculées, sifflant ses potes clebs aux poils ras qui, babines retroussées, se jetaient sur le Kiki seulâtre. Les couilles en charpie, le rappeur échouait dans le caniveau. Plus tard, la congrégation des bouledogues se retrouvait sous les voûtes d'une nef cistercienne, déambulant au rythme du *sanctus* d'un *requiem* bien connu, genre messe sponsorisée par une pléiade d'élus locaux, les poches remplies de Canigou.

Gabriel décrochait son bigo, allô Freud ? mais un répondeur aux couleurs des *Quatre Saisons* de Vivaldi lui demandait de rappeler ultérieurement bicause lignes encombrées.

Puis le soleil tapa l'incruste dans la chambre ; sous la couette,

notre héros se posa alors la question fondamentale, à savoir, servent-ils encore le caoua passés dix heures dans cet hôtel à cinq cents balles la piaule ?

Il essaya de joindre Cheryl. Elle lui manquait. Mais à l'autre bout du fil elle ne voulut rien entendre. Ses ongles n'étaient pas secs et il était hors de question de continuer inutilement la conversation. Gabriel avait l'habitude de se faire rabrouer par Cheryl, surtout quand il disparaissait et qu'il tentait de se faire pardonner en lui téléphonant à l'heure où elle s'occupait généralement de son corps. Il l'imaginait, fraîche et parfumée, avec des sous-vêtements coquins ; ses seins en forme de poire rehaussés par un soutif à balconnets, les aréoles dardant sous le tissu, et la culotte, bon sang, un bout d'étoffe qui lui couvrait à peine les poils du pubis.

Il eut mal ; suffisait de sauter dans le premier train, faire irruption dans le salon de coiffure, dire à ces dames sous les séchoirs «cassez-vous, c'est l'heure du rodéo de San Francisco...»

Il ouvrit *Eva* de Chase, et comme par hasard tomba sur un passage qui ne fit qu'augmenter sa souffrance d'homme et d'amant. *«Est-ce que tu te figures que je vais perdre mon temps pour un foireux de ton espèce ? Je te dis de me /... le camp et de ne jamais remettre les pieds ici. Ça me dégoûte, rien que de te voir. C'est comme tes sales petits cadeaux de vingt dollars, tu peux les remporter, je n'en veux pas. Allez, va-t'en et que je ne te revoie plus.»*

Évidemment, Cheryl était encore loin de lui dire des trucs pareils, mais l'idée qu'elle puisse un jour lui balancer des salades de cet acabit le fit frissonner. En fait, il était persuadé qu'elle crevait d'envie de lui dire des douceurs, mais elle avait son caractère, et c'était probablement aussi bien comme ça.

Il était toujours en peignoir quand Pascale Léger, la jolie pharmacienne, toqua à la porte. Il remarqua qu'elle s'était très légèrement maquillée. Son bustier découvrait la naissance de ses seins. Manquait plus que ça. Il se réfugia dans la salle de bains et revint avec ses protections, à savoir un pantalon, une chemise dûment boutonnée, et des chaussures. Il n'aimait pas trop la façon qu'elle avait de le regarder, mélange de charme, de provoc et d'autre chose. Qu'il le veuille ou non, il était troublé. Elle avait forcé sur le Chanel de peur de sentir les médocs, et par Toutatis, ce parfum créait l'équivoque.

Le Poulpe pensa à Sophie Carier étranglée dans le placard à balais, à son infect papa, à tout ce monde pourri.

- Et la tendresse, bordel...

- Quoi ?

- Rien. Dis-moi, tu connaissais bien Didier Carier, le frère de Sophie ?

- Je te l'ai déjà dit, on était à l'école ensemble... mais pourquoi tu t'intéresses à lui ? Je croyais que c'était le père que tu avais dans le collimateur !

Bien joué, petite, pensa le Poulpe. S'il ne se découvrait pas il n'obtiendrait rien de plus. La Pascale en question, si mignonne soit-elle, n'était pas une attardée. Alors il lui raconta tout, enfin presque, elle n'avait quand même pas à savoir qu'il s'était fait opérer de l'appendicite à onze ans.

- Le père, le fils et la fille ! Y'a que la mère que je laisse tranquille parce que j'aime bien le chien.

Tête de Pascale. Elle hésite, pèse le pour et oublie le contre. Puis se fait virulente.

- Didier ne peut pas être mêlé à ça, c'est impossible. C'est un non-violent. Autant sa sœur était bien en chair autant lui n'a que la peau sur les os...

- Il se shoote ?

- Mais merde, on dirait un flic ! Tu te prends pour qui ? ! Tu me racontes des salades, tu te fais passer pour un journaliste, ensuite tu joues au justicier, t'as avalé une girouette quand t'étais gosse ?

Le Poulpe avait déjà entendu ça quelque part. H tint toutefois à apporter une rectification.

- Justicier, non, jamais. Je veux comprendre, c'est tout, et peut-être limiter les dégâts. Mais si tu ne veux pas m'aider, tu peux partir. C'est un hôtel, ici, pas un commissariat.

Et crac ! La jolie pharmacienne éclata en sanglots. En dix minutes, elle doubla le chiffre d'affaires de la maison Kleenex. Le Poulpe ouvrit la porte et accrocha un panonceau au loquet, Do not disturb. Pascale, les yeux bouffis, alluma une Camel.

- Ça fait plusieurs mois que je n'ai pas de nouvelles de lui. C'est vraiment un mec qui n'a pas eu de chance. Son père n'a jamais pris le temps de le comprendre, tout ça parce qu'il ne suivait pas en classe, parce qu'il volait dans les magasins ; mais c'était un moyen de s'exprimer, de dire qu'il était là...

- Et la mère ?

- Elle est folle. Mais vraiment. Neuroleptiques à gogo et à domicile. Son mari ne la fait pas enfermer à cause du qu'en-dira-t-on.

- Et la dope, Didier en prenait ?

- Je crois que oui... Il n'était même pas à l'enterrement de sa sœur. Personne ne sait où il est. Il doit être bouleversé, il adorait Sophie. J'ai

peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Même quand ça allait pas, il m'appelait, il blaguait.

- Où vit-il ?

- Dans des squatts, à Paris, ou en banlieue. Il a été un temps à Neuilly-sur-Marne. Ce qui

est bizarre, c'est qu'il ne se soit pas manifesté à la mort de sa sœur, vraiment, ça ne lui ressemble pas.

- Son père sait qu'il se dope ?

- Oui. Mais il n'a jamais voulu l'aider. Il a préféré faire croire que son fils était parti, plutôt que d'assumer son rôle... C'est vraiment un fumier, ce type.

- Un père souffre toujours de ne pas être un bon père.

- Mais tu ne vas pas le défendre en plus !

- Il y a quelque chose que je ne comprends pas. On a déposé intentionnellement des seringues dans l'immeuble d'Eva Love pour faire croire que la cage d'escalier était fréquentée par des junkies. Ce qui a amené tout naturellement la police à conclure que c'était un crime de drogué en manque. Mais le père Carier a omis d'informer les flics qu'il avait un fils qui tâtait du seringue, c'est curieux, non ? S'il voulait s'en débarrasser une fois pour toutes, c'était l'occasion rêvée.

- C'est toi qui rêves ! C'est plutôt le genre de publicité que le père Carier voulait éviter ! Comme pour sa femme à moitié timbrée.

- C'est peut-être pour ça que le frère se planque.

- Pourquoi se planquerait-il ?

- Mais alors pourquoi y avait-il des seringues dans les escaliers ? Après la mort de Sophie, on n'en a plus trouvé une seule.

Pascale se frotta les yeux, abattue.

- Comment ça va à la pharmacie ?

- J'ai demandé à continuer le travail de nuit, pour ne pas avoir Carier derrière moi.

- Tu devrais rentrer chez toi, dormir un peu.

- Tu as raison, je vais dormir un peu.

Gabriel n'eut pas le temps de réagir. Déjà la

jolie pharmacienne montrait qu'elle savait enlever son jean toute seule et se glisser sous les draps avec souplesse et rapidité. Passer pour un vieux con en disant «rhabille-toi cocotte et retourne chez papa», Gabriel n'y tenait pas. Il essayait de se raisonner, comme un alcoolo repentí au seuil du bistrot : «T'es pas obligé de consommer ! » Oui, mais à part ça, faire quoi ? Quoi faire dans une piscine, à part nager ? Pour la brasse coulée fallait se dévêtir, et il se dévêtit. Pascale Léger observa ses longs bras, le tatouage, un A entouré d'un cercle, sur le biceps gauche. Puis son regard devint plus trouble. Elle se pencha en avant et prit la boîte de cinq cents préservatifs dans son sac à main. La moue coquine.

- Je les ai piqués à la pharmacie !

Gabriel se dit qu'il n'était quand même pas

obligé de tous les utiliser. Puis il arrêta de penser avec mesquinerie et devint généreux, généreux et attentionné.

14

La boutique de Tintin était fermée. Gabriel le chercha dans les bars environnants, en vain. Il revint devant le magasin et fit les cent pas. Une femme sortit de la mercerie en face et se dirigea vers lui.

- Vous êtes monsieur Lemarchand ?

Gabriel acquiesça. Elle lui tendit une enveloppe.

- Tintin a laissé ça pour vous.

Au dos d'une carte postale publicitaire, l'écriture déchirée, crispée, trahissait une émotion violente. «*Pars à Quimper, ma fille décédée.* »

Il lui en avait parlé, pas plus tard que la veille, alors qu'ils faisaient la fermeture d'un bar ; une mère belle comme un cœur, *dixit* papa, malade, maladie lente et mortelle. Elle pouvait tenir trois ans comme quinze. Chaque jour on disait «encore un de passé». Gabriel n'avait pas posé de questions. Il avait seulement baissé la tête quand les yeux de Tintin s'étaient embués. Et à présent, Tintin devait se reprocher de ne pas avoir su en profiter davantage, de sa fille.

Le Poulpe alla boire une Ch'ti en pensant à son pote. Douai lui paraissait infiniment triste, alors qu'il marchait sans savoir où il allait, regardant les vitrines d'un œil morne. Il n'avait qu'une envie, partir, partir loin, échapper à ce ciel éteint, aux visages blêmes qui le dévisageaient. Même la bière lui laissait un arrière-goût, c'est dire.

Il ne prêta pas attention aux deux types derrière lui qui le suivaient déjà depuis un bon bout de temps. Ce n'est que dans une ruelle triste qu'il prit conscience qu'il n'était pas seul dans la vie. Une main venait de s'écraser sur son épaule. Il se retourna, reconnut les deux types au crâne rasé qui étaient entrés dans la pharmacie de Carier. Ils ne souriaient pas, non. Gabriel vit une barre de fer s'élever au-dessus de sa tête. Il eut juste le temps de penser «merde, je suis en train de me faire buter», et le tueur abattit sa matraque comme un bûcheron pressé d'en finir avec un rondin de bois sec. Par ordre chronologique, le choc, l'atroce douleur, l'explosion dans la cafetière, le goût de sang dans la bouche. Nature morte, le Poulpe dans les pommes.

Sa première réflexion intérieure fut «je ne suis pas mort donc je vis». Il avait fait suffisamment d'études pour savoir que seul un être vivant est capable de déductions aussi fumeuses. Il décida de

ne pas ouvrir tout de suite les yeux, essaya de se rappeler sur quelle planète il était. Douai, département du Nord, 59, près de l'Aisne, 02, non loin du Pas-de-Calais, 62... Bon, il ne serait pas amnésique. Enfin, après avoir ouvert les deux yeux, non sans esquisser une grimace, il constata que les pavés de la ruelle étaient inégaux. Chose que l'on ne remarque pas forcément quand on marche dessus. Pour l'instant c'était ça, la vie, pour lui, une succession de pierres plates alignées, comme une piste d'atterrissage. C'est alors qu'il rencontra un autochtone particulièrement affectueux. Ce dernier avait décidé de le débarbouiller, à grands coups de langue. Gabriel se redressa avec peine et reconnut Kiki, le chien-chien de mère Carier. Son animal de compagnie semblait porter une affection toute particulière aux types qui couchaient par terre, comme lui. Sa langue était plus humide et plus douce qu'un gant de toilette.

- Kiki, mon gentil chéri Kiki, veux-tu lais-
ser ça !

Gabriel vit une paire de jambes remontées sur des talons.

- Qui êtes-vous ? demanda mère Carier.

La voix était chantante et non hostile, un peu comme celle d'une crécelle.

- Je suis le président de la République, articula Gabriel avec peine.
- Lequel ?
- Je ne sais plus.

Une main se tendit pour l'aider à se mettre sur pieds. Sa tête tournait. Il se toucha le crâne et sentit les aspérités du sang séché dans ses cheveux. La mère Carier l'observait avec des yeux troubles. Visiblement, elle était camée jusqu'à l'os. Elle le prit par le bras avec une vaillance qui le surprit. Tous deux traversèrent la bataille de Waterloo, baissant la tête pour ne pas se prendre un obus en pleine poire. On aurait dit Laurel et Hardy sortant d'un bistrot du Chinatown de Londres. Murgés à souhait, zigzaguant sur les pavés, s'accrochant l'un à l'autre, pendant que Kiki le chien, excité comme une puce, faisait des bonds de joie. Gabriel se mouvait avec mille précautions, de peur de perdre un bout de cervelle en route. Pathétique dans son rôle, la mère Carier soutenait du mieux qu'elle pouvait son président de la République.

Ils arrivèrent place de Stalingrad, cahin-caha, et le Poulpe vit au loin l'enseigne verte de la pharmacie Carier qui clignotait. Malgré son état semi-comateux et la curieuse sympathie qu'il éprouvait pour cette folle, il flaira le danger. Unique dans les annales : la victime rampe jusqu'à son bourreau pour se faire panser le ci-boulot !

Il faussa compagnie à la dame qui se mit à crier.

- Monsieur le Président ! Monsieur le Prés...

Le chien aboya. Le Poulpe essaya de courir mais cela augmenta les douleurs dans son crâne. Il n'avait qu'une peur, retomber dans les pommes. Mais non, l'air frais du soir lui faisait du bien.

La réceptionniste de l'hôtel éclata de rire puis se mordit la langue quand elle constata le sérieux des dégâts. C'est vrai que, de loin, les traînées de sang pouvaient passer pour du maquillage de kermesse.

- Vous vous êtes fait agresser ?
- Par la reine d'Angleterre.
- Où ça ?
- Là-bas.

Elle n'insista pas, appela l'ascenseur et poussa le Poulpe à l'intérieur.

- Vous avez besoin d'un médecin ?
- Non, d'un bain chaud.
- Ah bon.

15

L'eau du bain était rouge. Rouge de sang. Normal, le Poulpe venait de se laver la tête. Un œuf avait poussé sur son crâne, au beau milieu de la touffe de poils qui lui servait de cheveux.

Il fouilla dans son sac et trouva ce qu'il cherchait : un tube d'Arnican. Parfait pour les bosses. Ensuite, il sortit son Beretta et posa la question au lustre de la chambre : servira ou servira pas ? Les deux crânes rasés avaient été payés pour l'estourbir et non pour le buter. Un avertissement avant d'autres sanctions, plus sévères celles-ci. Le père Carier avait donné la réplique, normal. Un partout, balle au centre.

Il était sur le point d'appeler la jolie pharmacienne pour qu'elle lui apporte une boîte de Nurofen, rapport aux douleurs, quand le téléphone sonna. Le hasard faisait magnifiquement les choses, c'était elle, essoufflée, bégayante.

- Il... il vient de m'appeler ! Il est à Douai... il...
- Qui ça, ma belle ?
- Didier ! Il m'a téléphoné d'une cabine.
- Laquelle ?
- Mais j'en sais rien ! Il se planque. Il est venu pour régler ses comptes avec son père. Il m'a foutu la trouille.
- Il t'a dit où il se planquait ?
- À l'église Saint-Jean.
- C'est loin ?
- Je passe te prendre.

Elle avait pris la Renault Espace du papa. Conduite sportive, lèvres serrées, regard concentré sur la route. Il y avait de l'Urgo dans l'air.

- J'espère qu'on ne va pas arriver trop tard.
- Il nous attend ?
- Plus ou moins. Je lui ai dit que tu voulais l'aider.

Sur le parvis, une pancarte indiquait : «Ce soir, 20h45, *Passion selon Saint-Jean* de J-S Bach. Places de 40 à 150 francs.»

À grandes enjambées, Pascale entraîna Gabriel à l'intérieur. Faisait nettement plus frais que dehors. Des âmes confites dans la piété déambulaient dans les allées. Pascale regardait autour d'elle. Bientôt un jeune homme aux cheveux bouclés lui adressa un signe avant de se dissimuler dans un confessionnal.

Pascale et Gabriel entrèrent à leur tour dans le réduit contigu afin d'entendre le pénitent. La mise en scène n'avait rien à envier aux films de James Bond. Le Poulpe s'imagina portant la soutane, avec une jolie nonne sur les genoux... La bigote en question prit la parole, collant sa bouche contre le treillis de bois.

- Ça va, Didier ? Je suis avec un pote. T'as plus rien à craindre maintenant.

- C'est sympa, Pascale... Putain, j'en peux plus...
- Qu'est-ce qui se passe ?
- On veut ma peau. Ils ont déjà failli me tuer.
- Qui ça, ils ? demanda le Poulpe, sûr de connaître la réponse.
- Des types au crâne rasé, envoyés par mon père. Il croit que c'est moi qui ai... tué ma sœur, tu te rends compte ? Moi, étrangler Sophie !
- Chut, pas si fort, conseilla Pascale. Dis-moi la vérité, Didier, les seringues dans les escaliers, c'est qui ?
- C'est pas moi, je le jure. Merde, j'ai décroché depuis plusieurs mois, et je me retrouve avec un meurtre sur le dos.

- Personne ne t'accuse.

- Si, mon père. Il veut me faire payer, en douce.

-Le salaud...

- O.K. à l'époque je prenais de la poudre, mais maintenant c'est fini.

- Tu sais qui a fait le coup ?

À la tribune, l'orgue donna soudain de ses nouvelles. Un accord fracassant de quinze notes. À croire que l'exécutant avait les doigts palmés. Les pierres de l'édifice en prirent pour leur grade. Le volume sonore atteignit un tel degré que ni Cécile, ni Gabriel ne purent entendre la réponse de Didier ; à condition qu'il ait parlé. Enfin, après quelques minutes pénibles, l'organiste ferma les jeux bruyants et choisit un timbre de chalumeau, bucolique et non agressif. Cécile réitéra aussitôt la question avant qu'un orage de notes ne s'abattent sur eux.

- Alors, tu les connais ?

- Oui... À l'époque j'étais venu piquer du fric chez Eva Love. J'avais besoin d'acheter quelques grammes... C'est Sophie qui a pris l'argent dans la caisse. J'ai eu le tort d'en parler à mes potes de Neuilly-sur-Marne. C'était des fils de bourges, comme moi, sans un rond. Quand j'ai décroché ils ne m'ont pas suivi. Par contre ils sont allés taper ma sœur, une fois, deux fois, et puis c'est devenu une habitude. J'ai essayé de leur expliquer qu'ils

devaient arrêter d'emmerder ma sœur. Mais c'étaient des gars qui avaient envie de s'enfoncer. Ils étaient prêts à faire n'importe quoi. Alors ils ont commencé à semer des seringues devant la porte d'Eva Love, pour la faire craquer. Quand je leur ai dit qu'elle avait l'intention d'aller trouver les flics, ils m'ont répondu : «C'est ce qu'on va voir !» Je sais, c'était pas très malin de leur dire ça. Ça aurait probablement pu s'arranger autrement... Le lendemain, j'apprenais la nouvelle... Je ne comprends pas pourquoi ils l'ont tuée. Mon père n'a pas mentionné mon existence à la police pour ne pas nuire à sa réputation, mais il a engagé des hommes pour me faire la peau. Je suis en danger de mort. Les types au crâne rasé ont découvert le squatt où je vivais. Je suis à la rue à présent, traqué. Comment je peux m'en sortir ? Faut absolument qu'il comprenne que je n'y suis pour rien dans cette histoire.

- Quel salaud, ton père.

Il y eut un silence. Puis la voix déchirée par le désarroi :

- Ce n'est pas mon père. Sophie et moi, on a été adoptés quand on avait deux et quatre ans.

-Je l'ignorais.

- Je suis censé l'ignorer, moi aussi. Mais, un jour, j'ai entendu une conversation, derrière une porte, j'avais quatorze ans. J'ai vomi mon repas.

- Sophie le savait ?

- Oui, je le lui avais dit. C'est pour ça qu'on faisait corps, tous les deux. On s'aimait comme deux orphelins. Parce que de l'amour, les Carier, ils n'ont jamais su nous en donner.

Gabriel savait ce que c'était que de ne pas avoir de parents. Il avait eu la chance toutefois d'avoir son tonton et sa tata, des gens de cœur qui l'avaient aimé comme un fils. Mais cela ne l'avait pas empêché de pleurer, parfois, le soir dans son lit.

- On va se tirer d'ici, déclara Pascale d'une voix nouée par l'émotion.

Le Poulpe sortit le premier et alla tirer le rideau du confessionnal. Un gars aux cheveux bouclés se tenait recroquevillé sur la chaise de paille. Il prit la main que lui tendait Gabriel. Il avait du mal à marcher. On aurait dit un convalescent confronté à la difficulté de

poser un pied devant l'autre.

Au concours du plus émouvant des mal nourris, il aurait certainement remporté un accessit. Son pantalon tenait par la magie d'une ficelle enrubannée autour de son ventre creux. De longs doigts de pianiste, des mains blanches, presque diaphanes. Par transparence on voyait les veines, d'aimables cours d'eau comme on en trouve dans certaines régions désertiques. Des oreilles en feuille de chou, un regard en pétales de rose, une douceur infinie sur des traits marqués par une chienne de vie. Les stigmates d'une existence sans chauffage, sans amour. Gabriel se demanda comment il avait fait pour conserver ce masque de bonté, cet air presque innocent.

La classe d'orgue du conservatoire de Douai continuait de s'exercer. Les tuyaux sonnèrent à nouveau comme un paquebot paré pour le grand départ. Il y avait toute cette ambiance qu'on aime quand on est triste. Un choral de Bach, criant de vérité, qui reliait l'amour à la mort, ou l'inverse.

Dehors, le soleil brillait et dardait ses rayons contre la carrosserie de l'Espace garée devant une vespasienne. Le Poulpe remarqua que le véhicule était de taille identique à ceux qui transportent les cercueils.

Le trajet se passa dans le silence. Didier avait cru bon de s'allonger par terre, entre deux sièges.

Arrivé dans la chambre d'hôtel, le Poulpe poussa Didier dans la salle de bains et ouvrit les robinets de la baignoire.

- Prends ton temps. On est là, à côté, dit-il
d'une voix infiniment douce.

Didier essaya de sourire.

- Merci.

Pascale alla acheter de quoi faire un pique-nique dans la chambre. Ce soir, elle n'irait pas travailler à la pharmacie.

Didier se jeta sur son menu Burger Cheese. Ils le laissèrent s'empiffrer, après quoi Gabriel alla chercher des cafés à la réception.

Quand il revint, il posa la question qui le taraudait depuis quelques heures.

- Et tes copains, ils courent toujours ?
- Même pas.

Didier prit une coupure de journal dans sa poche et la tendit à Gabriel. Pascale se colla contre son dos et lut avec lui.

«Neuilly-sur-Marne : il meurt d'overdose.

Ils se débarrassent de son corps.

Deux semaines après les faits, les policiers ont révélé hier dans quelles circonstances le corps d'un jeune homme de vingt-sept ans a été

retrouvé le 16 mars dans un terrain en cours d'aménagement de Neuilly-sur-Marne, derrière la gare du RER.

Ce jour-là, peu avant quatorze heures, des passants traversant ce quartier plutôt désert découvrent, au détour d'une benne, le corps sans vie de Loïc Loustal. Des analyses et des prélèvements de sang et d'urine effectués sur le défunt révéleront rapidement aux enquêteurs que le jeune homme a succombé à une overdose d'héroïne... plus de vingt-quatre heures avant sa découverte.

Excluant l'hypothèse de l'overdose isolée, les policiers tentent alors de reconstituer le scénario macabre par lequel le corps du jeune drogué est parvenu à franchir la distance qui sépare le chantier du lieu probable de sa mort

L'enquête est rapide. Le 18 mars, les policiers remontent jusqu'à Philippe Durandis, vingt-neuf ans, qui squatte dans un immeuble à quelques centaines de mètres de là. Celui-ci reconnaît les faits sans résistance. Et raconte aux enquêteurs le sinistre stratagème qu'il a mis au point avec son ami, Alain Loubet, trente ans, lui aussi squatter, pour dissimuler, ou plutôt masquer les circonstances de la mort de leur copain.

Le 14 mars au soir, Loïc Loustal retrouve ses deux amis dans leur squatt pour se livrer à une "héroïne-party". Mais, tandis que Philippe et Alain sniffent, le jeune homme meurt dans la nuit sous V* effet d'une violente injection d'héroïne.

Le 15 mars, vers onze heures, ses deux amis le retrouvent mort. Et plutôt que d'alerter pompiers ou services de police, ils décident de se débarrasser du corps...

Les policiers ont également noté une chose troublante : la bibliothèque du squatt était presque exclusivement remplie de livres érotiques publiés par Eva Love. Les enquêteurs ont tout de suite fait le lien avec la singulière affaire de la secrétaire de cette maison d'édition, retrouvée étranglée. Philippe Durandis et Alain Loubet seraient-ils les étrangleurs de la rue Moret ?»

- Je vois, fit Gabriel. Tu partageais leur squatt ?
- Oui, mais ils n'ont pas parlé de moi.
- C'est complètement dingue... siffla Pascale. Ils auraient pu te balancer.
- T'es blanc par rapport aux flics, ça, c'est plutôt pas mal. Restent les deux nazis qui te courent après.
- Je sens qu'il va y avoir de la baston, ironisa Pascale.
- Très peu pour moi, répondit Didier.

Le Poulpe prit le téléphone, appela la SNCF, réserva deux allers simples première classe pour le train du lendemain matin très tôt.

- Ah non, pas ça ! Vous n'allez pas me mettre au train ! pleurnicha Didier.

- On fera le voyage ensemble.

Le Poulpe inscrivit une adresse sur le papier à lettres de l'hôtel. Bar, Au Pied de Porc à la Sainte-Scolasse. Rue Ledru-Rollin.

- Tu iras de ma part.
- Et moi ? demanda la jolie pharmacienne d'un ton pincé.
- Toi, je t'invite à dîner. On te laisse devant la télé, Didier. À tout à l'heure.
- Je vais me pieuter.
- Oui c'est ça. Demain, debout à six heures.

16

Pendant que Gabriel et Pascale se régalaient d'un couscous à quelques pas du théâtre, Tintin arrivait en gare de Douai. Il traversa le hall, tête baissée, à pas réguliers. Ses yeux étaient fixes, légèrement rougis ; sa barbe avait disparu et son visage lisse accentuait le relief de ses traits. Presque mécaniquement, il entra dans la première brasserie et commanda une Ch'ti qu'il but debout. Après avoir vidé la moitié de son verre, il contempla son reflet dans la mauvaise glace du comptoir. Le coiffeur ne l'avait pas raté. Il n'avait laissé que quelques millimètres de cheveux sur son crâne. Un oiseau déplumé, une sorte de hibou hirsute, triste comme un clown démaquillé. Puis il s'enfonça dans la nuit en donnant l'impression d'aller à la découverte. Il avait l'air d'un étranger.

La jolie pharmacienne buvait un thé à la menthe. Quelques pignons flottaient à la surface du liquide fumant. Le Poulpe avait commandé une deuxième Heineken. Il réfléchissait.

- Qui te remplace à la pharmacie ce soir ?
- Je ne sais pas, probablement Carier. Il doit être furieux.
- Bon, c'est une bonne chose.
- Qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle n'aimait pas quand il faisait son mystérieux. Elle se sentait exclue. Le Poulpe hésitait à retourner à l'hôtel prendre son Beretta. Il regarda le téléphone mural, accroché à côté de l'aquarium, et la réponse s'imposa. Non, pas de Beretta. Un coup de bigo, simplement. Si cela ne collait pas, alors il verrait.

- Donne-moi le numéro de ta crèmerie.

Pascale ouvrit son calepin. Une écriture fine, soignée, à l'encre violette.

Gabriel composa le numéro, attendit quelques sonneries en observant les poissons inertes qui se traînaient au milieu de la flore reconstituée. Il ne supportait pas cette vision, cette façon de mettre en scène une existence végétative...

- Pharmacie Carier, allô ?

Le timbre était acide. Gabriel éloigna le combiné de son oreille et

respira un grand coup. Pascale l'observait avec ses beaux yeux clairs.

-Allô ! J'écoute...

- Jean Carier ?

Il y eut un silence. L'autre l'avait-il reconnu ? -Oui...

- Pierre Lemarchand. J'ai un dossier complet sur vous. Témoignages, photos et bandes vidéo. Je peux vous faire plonger jusqu'à la fin de vos jours. Un dossier accablant, mon sieur Carier. De la dynamite.

-Qu'est-ce que...

- Pas de fric, enflure !

-Mais alors...

La voix était devenue lasse, petite, vaincue.

- Vos amis élus locaux seraient certainement surpris de découvrir le contenu du rapport psychiatrique de votre femme.

Il poussait le bouchon un peu loin, mais bon. Il avançait au pifomètre, lâchait ses dernières cartouches. Au bout du fil l'autre attendait. Pascale s'approcha de Gabriel et lui tendit un bout de nappe en papier, sur lequel elle avait griffonné : *«Il trafique les comptes de la pharmacie. Soutien au parti »* Le Poulpe lui adressa un clin d'œil. Décidément, la jolie pharmacienne était la femme de toutes les situations.

- Monsieur Carier, ni la police ni les habitants de Douai ne savent encore que vous falsifiez vos comptes... et que vous remplissez la caisse d'un parti d'extrême droite... Et puis...

- Arrêtez ! Qui êtes-vous ?

- Je vous l'ai dit. Un journaliste, un peu plus curieux que les autres. La télévision est dehors. Je claque des doigts et toute l'équipe, caméra sur l'épaule, va faire irruption dans votre pharmacie...

Pascale mit sa main devant la bouche et s'éloigna. Elle pissait de rire.

- Dites-moi ce que vous voulez.

Le Poulpe eut l'impression qu'il pleurait, ou qu'il faisait comme si.

-Allô?

- Je suis toujours là, répondit Gabriel d'une voix blanche. Voilà ce que je vous propose. Je n'écris pas d'article sur vous, je laisse tomber l'affaire et personne ne saura quel enfoiré vous êtes... En contrepartie...

-Oui?

C'était un chuchotement comprimé par l'angoisse, la peur.

- En contrepartie... vous laissez Didier Carier, votre fils adoptif, tranquille. Il n'a rien à voir avec le meurtre de sa sœur, il est à cent mille lieues de tout ça. Tenez vos nazillons en laisse sinon vous allez

faire la une de la presse mondiale.

- Je veux les documents.

- Que dalle, enflure !

- Qui me dit que...

- La ferme ! Et dites-vous bien que dans votre malheur vous avez de la chance. Je préfère aider Didier plutôt que de vous enfoncer, bien que les deux actions ne soient pas incompatibles. Mais c'est comme ça. Ma bonne nature me perdra.

- Mais...

- D'accord ou pas d'accord ?

L'autre se racla la gorge.

- D'accord.

Gabriel raccrocha avant de l'insulter. L'affaire était réglée.

Ils se dépêchèrent de rentrer à l'hôtel, annoncer la nouvelle à Didier. La fille de la réception était dans tous ses états.

- Un drôle de type est venu vous demander.

Je lui ai dit que n'alliez pas tarder et... il est monté.

Le Poulpe sentit un courant d'air glacé lui caresser l'échiné.

- Comment est-il ?

- Bizarre. Avec des cheveux rasés... Pascale fonça vers l'ascenseur.

- Mon Dieu, Didier ! Gabriel l'arrêta.

- Reste ici. Je m'en occupe. Puis à la réceptionniste :

- Il y a un escalier de service ? - Oui, parla...

Le Poulpe se traita de tous les noms. Son Beretta dormait dans le placard. Quel con. Carier avait eu le temps d'envoyer un de ses sbires. Il arriva dans le couloir, le front en sueur, le cœur battant à tout rompre. Il colla l'oreille contre la porte de sa chambre. La télévision fonctionnait. Gabriel recula de quelques pas, prit son élan, et s'élança pour défoncer la porte. Sous la violence de l'assaut, la porte s'effondra, emportant avec elle une partie du chambranle. Gabriel s'écrasa par terre.

Didier jouait aux cartes avec un type.

- Pierre !

- Merde, Tintin !

- T'avais oublié ta clé ?

- Et toi, tu pars faire tes trois jours ? Gabriel se rappela soudain que Tintin venait

d'enterrer sa fille. Pourquoi il avait rasé sa barbe, ses cheveux, lui seul le savait. Us s'éteignirent comme deux frères.

- Je suis content de te voir, dit le Poulpe. Ça

va?

L'autre baissa ses yeux rougis.

- Ouais, impec.

Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda une voix derrière.

C'était Pascale, interdite, estomaquée. Les trois mecs se marrèrent comme des tordus, puis la jolie pharmacienne les imita. Avec la tension des derniers jours la cocotte-minute explosait.

Ils se figèrent soudain. Un homme se tenait dans ce qu'il restait de l'encadrement de la porte. Et lui ne riait pas. Sur le revers de son blazer un badge indiquait : Manager. Il contemplait les dégâts avec une affliction toute particulière. Le Poulpe l'entraîna dans le couloir et le prit par l'épaule.

- Ce sont des retrouvailles un peu violentes, je l'admets. Vous mettrez ça sur ma note, d'accord ?

L'autre le regardait sans comprendre.

- Vous avez du Champagne ?

Le manager risqua un sourire, il ne savait pas si c'était du lard ou du cochon. Le Poulpe lui glissa un biffeton.

- Mais, certainement, monsieur...

17

Les adieux ne furent pas simples. Le Poulpe était tiraillé de toutes parts. Pascale lui interpréta la célèbre scène, «emmène-moi je ne suis pas lourde» ; Tintin, qui avait vu sa semaine chargée en émois, versa une grosse larme qui fit ploc sur le macadam du quai numéro deux ; quant à Didier, il lui tenait le bras de peur qu'il l'oublie. Heureusement le train partait à l'heure, ce qui empêcha une exacerbation des effusions. Gabriel et son protégé firent coucou par la vitre qui s'éloignait.

Tchao pantins, veillez à passer entre les gouttes de la notabilité charitable, car une enflure peut en cacher une autre. Salut à toi, petite Pascale aux seins fermes comme des poires, et prends garde aux pharmaciens. Et toi mon bon Tintin, tiens le coup, un deuil n'est jamais court.

- À quoi tu penses ? demanda Didier qui ne tenait pas en place.

Gabriel lui sourit comme on sourit à un enfant qui vient d'échapper *in extremis* à une catastrophe.

- Tu crois que je vais rester SDF ? Qui voudrait bien vouloir de moi ? J'ai rien. Pas un diplôme, pas de fric, pas de maison, pas de femme.

- C'est pas grave. Ce sont des choses qui s'arrangent. La mort, elle, est irrémédiable.

Didier commençait à lui taper sur les nerfs. Toujours à pleurnicher. Fallait qu'il apprenne à se débrouiller un peu, et surtout à s'aimer tel qu'il était, retrouver une confiance qu'il n'avait probablement jamais eue. Un orphelin est fait pour se battre seul, mais cela n'empêche pas qu'il ait un parrain. Une chose était sûre toutefois : si Didier avait réussi à décrocher de la came, tout seul comme un grand, c'est qu'il avait en lui un instinct de vie plus fort que tout.

- J'ai peut-être un boulot pour toi.

-Non?

- Attends, t'emballe pas. Je vais faire en sorte que tu puisses avoir ce boulot. Rien n'est sûr encore. Je vais essayer.

Didier avait lu quelques pages de la revue de Gabriel qui consacrait un dossier aux Poli-karpov, puis il s'était endormi, la bouche ouverte. Le Poulpe avait essayé plusieurs fois de lui reprendre le magazine, mais le jeune homme le serrait contre lui, comme une peluche. Un sommeil agité, des tics nerveux animaient ses membres, sa bouche, parfois un cri étouffé s'échappait. À qui ou à quoi rêvait-il ?

Il pleuvait. Une pluie de printemps. Les giboulées cinglaient la vitre du compartiment. Cela dura à peine une heure, puis subitement, le ciel chassa tout ce qu'il y avait de retors en lui afficha un bleu optimiste, un peu pâlot,

certes, mais dépouillé de nuages. Il faisait beau sur Paris.

Le Poulpe largua Didier place de la Bastille et lui expliqua comment se rendre Au Pied de Porc.

- Tu t'installes, tu dis que j'arrive.

Didier se retourna plusieurs fois pour lui adresser un signe de la main. Gabriel eut le sentiment que le garçon commençait à aller mieux. Son dos se redressait à mesure qu'il s'éloignait.

Gabriel entra dans une cabine téléphonique. Il appela Cheryl et tomba sur le répondeur. Il improvisa, du fond du cœur, *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?* L'autre, qui filtrait, décrocha aussitôt son téléphone.

- Gabriel ! T'es où ?

- Pas loin.

- Viens. -Oui.

Radieux, le Poulpe tint la porte de la cabine à une jeune fille qui, lui sembla-t-il, voulait téléphoner à son petit ami.

- C'est quand on est vivant qu'il faut s'aimer.

- Pardon ?

Mais il était déjà loin. À grandes enjambées, direction la rue

Popincourt, le goût salé de la peau de Cheryl, ses peluches qui le faisaient éternuer, et tout et tout.

Trois heures plus tard il se glissait discrètement hors de son lit. L'ange dormait, les bras croisés derrière la tête, les seins à l'air. Immortalisée sur le mur, sainte Eisa Martinelli veillait sur eux.

Il toucha ses cheveux, respira son odeur puis recula pour contempler l'ensemble. Un miracle de la nature. Elle l'avait attendu, une fois de plus. Gabriel, tout en s'habillant, se rappela un passage du roman de Chase, *Eva*. Ça n'avait rien à voir, et pourtant les mots se mirent à défiler dans sa tête, comme un *requiem* que l'on souhaite ne jamais entendre.

« Je n'avais qu'un désir : la prendre dans mes bras et la sentir répondre à ma tendresse ; j'avais envie de lui dire que je veillerais sur elle et qu'elle ne serait plus jamais malheureuse. Je contemplais sa petite figure de lutin, en forme de cœur, avec son menton volontaire et les deux plis entre ses sourcils. Si seulement, pensais-je, elle pouvait garder toujours cette expression d'enfant qui a besoin de protection, si seulement je pouvais être sûr qu'elle cesserait de me mentir, de tricher, de boire et de me faire de la peine ! Bah ! c'était impossible, elle ne changerait jamais. »

Et bien Cheryl, c'était tout le contraire. Il n'avait donc pas de souci à se faire.

18

Le Poulpe téléphona Au Pied de Porc à la Sainte-Scolasse. C'est Maria qui décrocha. Son homme était à la cave en train de changer le fût de Leffe.

- Passe-moi le squelette ambulante qui doit m'attendre depuis plusieurs heures.

- Il est gentil, ce petit. Et il a mangé comme trois à midi !
- Normal, il rattrape le temps perdu.
- Je te le passe.

Le Poulpe demanda à Didier de se présenter rue Moret. L'autre se mit à flipper.

- Chez... Eva Love ?
- Ouais. Tout est arrangé. Tu commences demain si tu veux.
- Mais... mais...
- Tu préfères aller garder les chèvres ?
- J'arrive.

Fabrice, le préposé à l'emballage, n'était pas dans son assiette. Sa copine venait de le larguer et il se retrouvait tout seul dans un quarante mètres carrés beaucoup trop cher pour son maigre salaire. Le Poulpe joua l'entremetteur. Didier, à présent digne salarié, était en mesure de payer un loyer.

Bartolomey offrit à Didier le salaire que sa sœur aurait dû

normalement percevoir le mois dernier. Il y avait de la continuité dans l'air. Le

garçon observait le bureau de sa sœur avec une vive émotion. Il avait tellement galéré que tout ce beau monde attentionné lui donnait envie de pleurer. Ce qu'il fit.

Maintenant qu'il était casé, le Poulpe et Serge Briard s'éclipsèrent Au Milieu, histoire de renouer les liens avec la Corona. Gabriel offrit à son ancien prof les romans censurés que Pedro avait longtemps conservés sous son établi. Le pomographe redécouvrit avec bonheur ces scandaleuses petites merveilles.

- Je vais rééditer tout ça ! Et on va voir ce qu'on va voir !

À présent, le Poulpe n'avait qu'une envie, retourner voir ses potes avenue Ledru-Rollin. Il se leva et déposa un billet sur la table.

- Au fait, demanda Briard, c'était bien un crime dejunkie ?

Gabriel fit oui de la tête.

- Alors les flics avaient raison ?
- À leur façon, peut-être...
- Ben merde.